



JANVIER-FÉVRIER 2010

MENSUEL DE LA GAUME ET D'AUTRES COLLINES

LE GLETTON

Roger, Marcel Champenois
une légende?

4,50€

Ed. resp. : Michel Demoulin - 6760 Virton (Tél./Fax. 063/57.61.15)
micheldemoulin@yahoo.fr- Bureau de dépôt : 6740 Etalle

N°406-407



Champenois, une légende ?

Table des matières du n° 406-407 :

- P. 3 - 8 : Roger Champenois, tout un roman.
P. 9 - 16 : Documents divers consacrés à l'affaire Champenois.
P. 17 - 18 : A l'école primaire à Buzenol.
P. 19 - 21 : Mme Van Der Maren a rendu visite à Champenois en prison pendant 10 ans.
P. 22 - 25 : Une vidéo sur Roger.
P. 26 - 27 : Après sa libération en 1978 (Bleid puis Mussy).
P. 28 - 29 : Témoignage de Michel Thiéry (Mussy).
P. 30 - 34 : Roger Champenois à Bleid.
P. 35 - 37 : A la maison « Soleil du cœur » de Gomery.
P. 38 - 39 : Roger Champenois vu par les élèves de l'Athénée de Virton.
P. 40 - 41 : « Le verdict de la peur » de Albin Georges.
P. 42 - 47 : Michelle et Champenois (Garoloup).
P. 48 - 49 : Roger Moreaux, photographe officiel de la P.J.
P. 50 - 51 : M et Mme Lambert ont acheté la ferme de Houdemont.
P. 52 - 57 : « La châtelaine et le bûcheron », émission « Faits divers » de la RTBF.
P. 58 - 59 : L'affaire Champenois vue par des enfants (témoignages).
P. 60 : Actes de mariage de R. Champenois et E. Danniau (civil et religieux).
P. 61 : Photographies.
P. 62 - 63 : Index des articles parus en 2009.

Bonne lecture !

Collectif de rédaction

et de gestion

Jean-Claude Berguet
Bruno Bodeux
Jean-Luc Bodeux
Joseph Collignon
Michel Demoulin
Jean-Luc Gillet
Jean-Paul Soblet

**Les articles signés
n'engagent
que leurs auteurs.**

Abonnement

Verser la somme de 15 €
(autres pays que la Belgique 20 €)
au compte n° 001-0344108-28 ou
IBAN BE37 0010-3441-0828
BIC GEBABEBB
du Gletton - 6742 Chantemelle.
Mentionner à partir de quel numéro
ou de quel mois l'abonnement
doit prendre cours.

LE GLETTON

**Mensuel de la Gaume
et d'autres collines**

Dire le pays pour qu'il vive
28, rue Saint-Martin
6740 Villers-sur-Semois
Tél. 0494 12 32 72
jpsoblet@hotmail.com

ROGER CHAMPENOIS, TOUT UN ROMAN...



*Maison du maître des forges où
Roger a rencontré Elisabeth
(Montauban-Buzenol)*



*Maison (Moulin Lahure) habitée
par E. Danniau et le Dr Hanssens
(Fourneau Marchant)*



*Maison où Roger et sa femme habiteront après leur
mariage. (Eihe)*



*Champenois et Jean Mergaï
3 août 1989 - Mussy-la-Ville*

*Ancien Palais de Justice
(Arlon)*



La hameau de Gevimont entre Eihe et Bleid



*Le pré où Champenois a été repris par
Gilbert Mathu en 1977*

Des lieux et des faits

Le 15 janvier 1929 – Naissance de Roger, Marcel Champenois fils d'Augustine, Maria (dite Augusta) Lambert et d'Auguste Champenois. Jusqu'à son mariage Roger vivra avec sa mère. *« Auguste Champenois naquit à Virton le 8 février 1892. Il est issu d'une famille de 14 enfants, 8 garçons et 6 filles. C'est un braconnier enragé, mais il provient d'une famille honorable de Virton. Lorsqu'Auguste se présente à Augusta, il exerce le métier de*



bûcheron. Il a déjà été condamné à trois reprises en France. Le 7 janvier 1913, le tribunal correctionnel de Briey le condamne à 6 mois de prison du chef de vol. Accusé de désertion devant le Conseil de guerre d'Arras le 15 mars 1920, il écope de 28 jours de prison militaire et enfin, le 11 mai 1921, de nouveau à Briey, il est condamné à 7 ans de prison et 50 francs d'amende pour vol. » (Jo Mottet dans *L'Avenir du Luxembourg* 1964)

25 novembre 1931 – Ouverture du procès d'Augusta Lambert et d'Auguste Champenois pour le meurtre d'Hortense Davril, tenancière d'un café sur la route de Virton à Chenois-Latour. L'homme sera condamné à 5 ans de prison pour vol et Augusta Lambert à 2 ans. Roger est alors âgé de 2 ans et demi. *« Roger-Marcel Champenois, trente-six ans [...] est venu trop tard au monde pour ce genre d'existence faite d'isolement farouche, à mi-chemin entre brigandage et anarchie. On ne vit plus ainsi [...] . Et pourtant, Champenois n'eut jamais le choix. L'hérédité, bien sûr, mais aussi l'école où, d'emblée, on admit qu'il ne saurait jamais lire ni écrire. Un gosse qui avait eu sa mère en prison pendant deux ans et son père bien plus longtemps. Un Champenois : de la mauvaise graine. La suite devait aller de soi. L'adolescence, la jeunesse furent celles d'un être comme on en rencontrait beaucoup autrefois, mais qui aujourd'hui apparaissent presque comme des monstres. En tout cas, comme des personnages inquiétants. Analphabète ? Est-ce qu'on imagine cela en Belgique, en 1965 ? Est-ce qu'on l'imaginait il y a dix ans, vingt ans ? »* (Philippe Toussaint dans *Pourquoi pas ?* du 29 octobre 1965)

Champenois fréquentera l'école de Buzenol. Il raconte qu'il était souvent puni, car il s'amusait à capturer les mouches et leur faisait subir des sévices de gamin qui s'ennuie. Après ses primaires, son père l'emmènera avec lui et lui apprendra le métier de bûcheron. Celui-ci mourra en 1947 à l'âge de 55 ans. Sa mère décèdera en 1962.

12 juillet 1954 – Roger est un bûcheron âgé de 25 ans quand il épouse Élisabeth Danniau de 25 ans son aînée. Les gens de Buzenol l'appelleront « La Dame en noir » ou « la Bruxelloise ». Élisabeth est née le 28 février 1904 à Etterbeek et est la fille de Victor Joseph Danniau et de Pétronille Semal. *« D'origine modeste, après une jeunesse volage, Élisabeth Danniau est devenue, en 1938, la maîtresse du Dr Hanssens, personnage fortuné, régnant sur ses terres, soit dans sa belle demeure de Montauban près de Buzenol, soit dans sa villa de Meise. Mais son oisiveté dorée dut paraître quelque peu trouble au lendemain de la Libération de 1944 puisqu'il fut emprisonné. Voilà qui entraîne la rupture entre les*

deux amants, avec cependant des compensations certaines pour Élisabeth Danniau devenue propriétaire de la villa de Meise, estimée à près d'un million de francs belges de l'époque, d'une sapinière, de bijoux, de valeurs boursières et d'un riche mobilier. Aussi d'un vernis de culture dû à la fréquentation de gens « bien ». Entre novembre 1949 et décembre 1950, elle s'installe avec son compagnon, au moulin Lahure à Sainte-Marie-sur-Semois, ensuite à Ethe. Puis en 1951-1952, elle a pour ami, à Buzenol cette fois, un bûcheron, collègue de Champenois. Une liaison assez tumultueuse. Des scènes d'injures, voire de coups, nécessitent l'intervention de la gendarmerie. Et Champenois devient à son tour son amant. » (Roger Rosart dans *Les grandes affaires criminelles en Belgique* aux Éditions Quorum 1997)

Septembre 1954 – Champenois et sa femme s'installent à Houdemont. « En septembre 1954, les époux Champenois se fixent à Houdemont dans une ferme où Élisabeth acheta 425.000 fr. Encore que Champenois ait tenté d'accréditer une version contraire, l'atmosphère du ménage était loin d'être harmonieuse. Des scènes, parfois violentes, y éclatèrent. Tyrannique, Élisabeth avait contraint son mari à abandonner la profession de bûcheron pour devenir, au mépris de ses goûts personnels, ouvrier à l'usine de Mont-St-Martin. C'est elle qui dirigeait l'entreprise agricole d'appoint. Champenois faisait figure d'exécutant, voire de domestique. Élisabeth ne cachait pas le mépris qu'elle avait pour cet illettré, avec qui il lui était impossible d'avoir une conversation suivie. En outre, elle se plaignait amèrement de sa tendance à la paresse. Il se comprend que l'âge et les infirmités ne firent qu'exacerber son caractère naturellement acariâtre et dominateur. » (René Thill dans *L'Avenir du Luxembourg* du 25 octobre 1965)

19 juillet 1963 – Date officielle du décès d'Élisabeth (sur base de l'acte de décès de Roger).

22 juillet 1963 – Champenois affirme avoir conduit sa femme Élisabeth à la gare d'Arlon pour y prendre le train et se rendre chez sa tante à Wavre.

20 octobre 1963 – C'est jour de fête à Houdemont et Roger annonce que sa femme est revenue le soir et est restée une demi-heure.

13 février 1964 – L'enquête sur la disparition d'Élisabeth démarre.

22 février 1964 – Roger s'acoquine avec Darge, un déséquilibré. « Le véritable drame s'est joué pendant deux mois à Houdemont, entre Champenois, libéré, mais toujours suspect d'avoir tué sa femme, et Darge, le déséquilibré mental. Que se sont-ils dit ? Quelles folies sont passées par l'esprit de cet homme des bois, qu'on dit malin, mais qui n'en est pas moins un être à part et de ce misérable, de ce pauvre déséquilibré, qui vit dans une sorte de rêve perpétuel, qui envoie ses souhaits de bonne année au Pape, au Roi et se persuade, à cause des réponses officielles qu'il reçoit, qu'on le prend au sérieux ? » (Philippe Toussaint dans *Pourquoi pas ?* du 12 novembre 1965)

19 mars 1964 – Suite à la disparition de sa femme, Roger est placé sous mandat d'arrêt. Un boucher, Evence Willième de Marbehan, déclare avoir vendu de la viande à Mme Danniau qui était encore présente dans sa maison à Houdemont le 23 juillet. « La porte était ouverte quand je suis entré. Mme Danniau m'attendait appuyée sur une canne, en tenant son porte-monnaie à la main. Je lui ai remis un bifteck, une côtelette et deux cervelas rouges. Et elle a payé avec deux billets de 20 francs. Elle m'a dit qu'elle ne serait certainement plus à Houdemont le samedi suivant, mais que je n'oublie pas les chiens. » (Albin Georges dans *Le verdict de la peur* 1981)

15 juin 1964 – Il est remis en liberté faute de preuves.

Dans la nuit du 22 au 23 août 1964 – Champenois et son comparse Darge commettent une grosse boulette : ils pénètrent à deux heures du matin dans l'épicerie tenue par Mme Etienne-Gonry. Roger frappe sauvagement la mère et sa petite fille Anita (âgée de 8 ans) et enlève l'autre fille, Claudine (âgée de 13 ans). Celle-ci est emmenée de force dans les bois de Buzenol. Champenois la relâchera le jour même saine et sauve. « *Darge accompagne les enquêteurs. Il se souvient du refuge de la forêt de Montauban, un refuge où, une nuit, ont été camouflés des vêtements et des vivres. La B.S.R., elle aussi, suivant ses indications personnelles, marche en direction de ce refuge. A 3 heures de l'après-midi, c'était fini. Ou presque... Claudine, souriante, décontractée comme peut l'être un enfant de cet âge, réalisant à peine les heures tragiques vécues depuis la nuit de dimanche, Claudine, habillée avec le veston long, la culotte de vieux drap du bûcheron et des bottes de caoutchouc. En n'extériorisant pas le bonheur d'une captive rendue à la liberté, Claudine surprend les témoins. Champenois ne l'avait pas importunée durant cette nuit dans la forêt. Il lui avait fait présent d'une montre. Une montre d'Élisabeth. Il avait beaucoup d'égards pour elle. Et lorsque, vers 15 heures, les policiers approchèrent du refuge, un refuge inaccessible à un engin motorisé, Champenois n'hésita pas. Il abandonna tout. Plutôt qu'un bouclier humain, il préférerait la liberté de la forêt.* » (René Thill dans *L'Avenir du Luxembourg*)

Cette année-là, j'avais dix-huit ans. Avec mon cousin José, nous avions décidé de camper quelques jours dans le jardin de nos grands-parents à Gévimont (Ethe). C'est un hameau de quelques maisons entre Ethe et Bleid. Nous voulions préparer nos repas nous-mêmes. Je me souviens de notre première omelette cuite sur un réchaud à gaz avec les œufs achetés au fermier voisin. La fête n'a pas duré longtemps. Mes parents sont venus nous rechercher car l'abominable Champenois rôdait dans les bois. La peur montrait les dents. Suite à l'aventure, je me suis mis à découper et à rassembler tous les articles du journal la Meuse. On y voyait les photos des gendarmes avec leur gilet pare-balles, les avions spéciaux... Je les ai malheureusement égarés.

Joseph Collignon

Du 23 août au 1er septembre, Champenois échappe à la chasse à l'homme. « *Les gendarmes retrouvent la jeep dans le courant de l'après-midi. Claudine est étendue sous le véhicule, elle n'a subi aucune violence. Champenois a disparu dans la nature. Il est devenu d'un coup, une sorte de héros à rebours. Le mystère l'auréole. Le déploiement des forces de l'ordre, qui ont établi leur quartier général à la maison communale, ajoute à sa gloire. Du renfort est amené de Liège, de Charleroi, de Bruxelles. Les hauts gradés de la gendarmerie, jusqu'au lieutenant-général Thiel, commandant en chef, défilent dans le village éberlué. Quatre cents hommes ratissent les bois, dont les élèves de l'école des sous-officiers d'Arlon (parmi lesquels René Haquin !) et des gendarmes français. Les limousines officielles s'arrêtent devant l'humble maison communale et les jeeps bleues sillonnent les petites routes. On affrète un hélicoptère. On mobilise un avion équipé d'un appareil à rayons infrarouges capable de « voir » le fugitif à travers feuillages et frondaisons. Il fait un temps superbe, les vacances ne sont pas finies. Les curieux affluent. Un marchand de gaufres et de Coca-Cola installé sur la place voit prospérer son petit commerce. Les gens du coin, goguenards, assis sur le pas des portes, accoudés au comptoir, la casquette sur l'œil et les mains dans les poches, assistent au spectacle. Il y a des journalistes partout. Le naissant « journal » télévisé parle de Champenois tous les jours.* » (René Haquin et Pierre Stéphany dans *Les grands dossiers criminels en Belgique* aux Éditions Racine 2005)

Durant l'été 64 (j'avais 20 ans), je séjournais quelques jours à la Côte et les journaux flamands titraient en première page : « Le monstre des Ardennes ».

Mon père racontait que Roger Champenois était né en prison. Fin des années 20, sa mère avait été inculpée dans l'assassinat du café Frédérique au-dessus de Chenois. Mais chose étonnante, elle fut condamnée pour le vol et pas pour le meurtre. Mon père qui avait assisté à la reconstitution avait été frappé par la facilité avec laquelle cette femme obèse passait les clôtures.

Notre voisin, Jacques Planchard (Chiny) était juré au procès Champenois.

A son arrivée à la prison de Louvain, Roger Champenois a retrouvé parmi le personnel de la prison Gilbert Siméon (de Virton) qui avait été son instituteur à Buzenol. Celui-ci vit toujours à Kessel-Lo.

Pierre Clément
(Virton)

1er septembre 1964 – Champenois est découvert et arrêté à 15.30 par un des 700 gendarmes déployés pour le capturer. Il était juché au sommet d'un chêne, à l'orée du petit bois de Rastad, à la sortie de Villers-sur-Semois, pas loin de Mortinsart. « *Champenois se nourrissait de baies, de champignons, de fruits chipés dans les vergers. Il buvait l'eau des sources. Il fit des dizaines de kilomètres à travers forêts et campagnes, où il se serait retrouvé les yeux fermés. Mais il ne se cachait pas constamment dans les bois, où s'entraînait un peloton de spécialistes que les gens du coin appelaient ironiquement « le commando de la mort », armé jusqu'aux dents et équipé de gilets pare-balles ».* » (René Haquin et Pierre Stéphany dans *Les grands dossiers criminels en Belgique* aux Editions Racine 2005)

25 octobre 1965 – Début du procès Champenois, en cour d'Assises d'Arlon. Champenois sera condamné à la prison à vie, entre autres pour l'assassinat présumé de sa femme. « *Suivent alors les treize chefs d'accusation avec l'assassinat d'Élisabeth Danniau, les tentatives d'assassinat de Mme veuve Etienne-Gonry et de sa fille Anita, les vols à l'épicerie, avec effraction, escalade, arme, enlèvement avec violence de Claudine Étienne, des menaces envers la même fillette et sa cousine Liliane Neuberg, porté une arme de chasse sans motif légitime, soustrait frauduleusement un vélo appartenant à Albert Bodart d'Etalle, volé deux jambons, des vivres, etc. sans le consentement des propriétaires, chez Émile Maury, à Buzenol et chez Nicolas à Houdemont, ainsi que chez Postal, à Villers-sur-Semois.* » (René Thill dans *L'Avenir du Luxembourg*)

Jeudi 22 septembre 1966 – Mise en vente publique au café Lange de Houdemont **de la ferme**, des terres et des meubles de Roger Champenois. Durant ce temps, Roger est un détenu modèle à la prison de Louvain.

Fin août 1977 – Roger ne rentre pas de son congé pénitentiaire. Il prend la clé des champs, mais est reconnu par une épicière de Bleid. Il est rattrapé dans une prairie du hameau de Gévimont (près d'Ethe) par l'adjudant Mathu, commandant la brigade de gendarmerie de Saint-Léger. « *Quand Mlle Renée Evrard, l'épicière de Bleid, vit s'ouvrir la porte de son magasin, mardi vers 8.10h, ce fut pour accueillir un homme comme tout le monde. Un vacancier, pensa-t-elle. Ou bien un Français venu à la cueillette des champignons. Puis quand l'homme eut fait ses emplettes, quand elle le vit de tout près, elle fut prise d'un doute. « Alors, j'ai pensé que c'était Champenois. J'avais vu sa photo dans le journal. Sa tête*

dégarnie surtout... » Champenois venait d'acheter des victuailles pour une semaine, au moins. À savoir une bouteille d'huile, un paquet de margarine, un paquet de chocolat blanc, deux paquets de gâteaux secs, un petit paquet de beurre, un kilo de sucre en morceaux, deux boules de savon et un gros saucisson. « Il m'a payé avec six billets de cent francs et un de vingt. Je lui ai rendu la monnaie. Il avait des marchandises pour 603,50 f. C'était un homme aimable, mais il avait l'air fatigué. » Mlle Evrard alla chez sa voisine, Mme Ghislaine Streignard. Celle-ci était sur le pas de la porte. Pour elle, aucun doute : c'était Champenois. Aussitôt Mme Streignard téléphona à la gendarmerie. » (Jean-Pierre Monhonval dans *L'Avenir du Luxembourg* du 7 septembre 1977)

22 décembre 1977 – Lors d'une visite à la prison d'Arlon que lui fait régulièrement l'adjudant-chef Gilbert Mathu, **Champenois lui confie** : « **C'est moi qui a tué ma femme !** » L'acte aurait eu lieu le 21 juillet 1963 à 4 heures du matin. Élisabeth vient de rentrer de la clinique de Libramont où elle se fait soigner pour ses pieds. Roger veut aller « faire un tour ». « Élisabeth s'y oppose, veut que je reste près d'elle pour la soigner. Comme je refuse, elle descend de l'étage avec un fusil de chasse, dégringole dans l'escalier, se blesse au front. Je la porte dans son lit où elle reprend connaissance pour à nouveau m'injurier. Au fond, elle était honteuse de moi. La veille encore, parce qu'elle recevait « quelqu'un de bien », elle m'avait envoyé à l'écurie. Je me mets en colère, saisis une cordelière du rideau de la chambre et l'étrangle. Le corps, je l'ai enterré à l'étable... » (Roger Rosart dans *Les grandes affaires criminelles en Belgique* Éditions Quorum 1997)

Septembre 1978 – Champenois est libéré.

Le samedi 31 juillet 1989 – Pour l'émission Télétourisme de la RTB/F réalisée à Mussy-la-Ville, **Jean Mergeai et Roger Champenois se retrouvent**. Roger a installé son campement dans une sapinière.

Du 9 novembre 2001 au 29 mars 2002 – Roger est hébergé à Gomery (maison « Soleil du Cœur »). Puis, il entre en maison de repos à Sart-lez-Spa.

25 mai 2005 – Après quelques semaines d'hospitalisation, **Roger décède** à l'âge de 76 ans dans une clinique de Verviers. Ses obsèques seront célébrées à Mussy-la-Ville le 28 mai. Il a été incinéré et ses cendres dispersées dans le cimetière du même village.

Joseph Collignon
Michel Demoulin

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui par leur participation (coups de téléphone, prêt de photos et coupures de presse, témoignages) nous ont aidés à réaliser ce numéro consacré à l'affaire Roger Champenois.

DOCUMENTS DIVERS CONSACRÉS À L'AFFAIRE CHAMPENOIS

Comme au théâtre...

Édité pour la première fois en 1967, « Le verdict de la peur » d'Albin Georges a été réédité en 1981 suite au rebondissement de l'affaire Champenois. Ce livre est sans doute le premier ouvrage consacré au personnage. L'ouvrage se compose d'une pièce de théâtre en cinq actes dont les actes I, III et IV sont un compte rendu des audiences du Tribunal tiré des articles de presse de l'époque. Les actes II et V sont entièrement imaginés. Le livre donne également la parole à la presse en proposant divers articles de La Libre Belgique, du Pourquoi pas ?, de L'Avenir, de La Cité et du Soir (quotidien ou hebdomadaire illustré). Albin Georges prend parti puisqu'il va jusqu'à ajouter (en italique) des paroles qui, en réalité, n'ont jamais été prononcées dans le but de « *fustiger les vrais responsables proches ou lointains des deux drames* ». Il s'agit donc ici d'une œuvre de demi-fiction. Voici comme l'auteur nous décrit Roger Champenois dans sa première préface (Champenois n'a pas encore avoué). « *Champenois c'est le frère de Crainquebille, du Petit Chose, de Vania Petrovitch, de tous les demeures victimes dès leur naissance de leur lourde hérédité, objets de sarcasmes à l'école, comme le Petit Chose et Roger, à l'armée ou à l'usine, exploités, humiliés, hafoués ; c'est le chien battu acculé à un tel point qu'un jour, il mord. Alors, on s'émeut et on l'accuse de rage. Dès lors, une seule chose reste à faire...* » Dans la préface de la seconde édition, on peut lire : « *Nous avons rencontré récemment Roger Champenois, libéré depuis septembre 1978. C'est un homme affable, courtois, parlant d'abondance avec un bel accent gaumais sentant déjà bon la France. Il nous a raconté toute son aventure. D'abord sa vie d'enfer avec son épouse Élisabeth Danniau. Ensuite, la mort de celle-ci, tombée de l'escalier, le fusil en mains. Champenois n'a*



pas tué sa femme comme des journalistes se sont acharnés à le dire après les aveux du bûcheron. Mais il l'a laissée mourir, exsangue, alors que « j'aurais pu la sauver dix fois ».[...] Roger Champenois ne tuera jamais. Roger Champenois n'est pas un criminel. Ce n'est pas un héros non plus. C'est un honnête homme (n'est-ce pas, madame l'épicière de Bleid ?), c'est un ancien bûcheron devenu paysan parce que les marchands de bois lui doivent de l'argent (mais on n'emprisonne pas pour ça). » Pour y voir un peu plus clair – accident ou crime –, voici deux extraits d'un article publié dans la La Meuse-La Lanterne du vendredi 23 décembre 1977. « *Roger Champenois, condamné le 9 octobre 1965, par la cour d'assises du Luxembourg, aux travaux forcés à perpétuité pour un meurtre sans cadavre, a enfin avoué à la prison d'Arlon : « C'est moi qui ai tué Élisabeth. J'ai enfoui son cadavre sous le béton dans l'étable...*

[...] Le sable fut déplacé, on cassa le béton maigre qui recouvrait des briques cimentées et une épaisseur de pierres. Sous une couche de 20 centimètres de terre, on dégagait le squelette : il était plié en deux, couché sur le ventre, dans une cavité longue d'un mètre dix, profonde de 60 centimètres pour le buste et de 90 centimètres pour les pieds. On sortit également un bâton et une corde avec lesquels Champenois avait confectionné un garrot pour étrangler sa femme. [...] On retrouva enfin l'alliance de la défunte pourtant l'inscription : « Roger et Betty – 12.7.1954 ». »

Albin Georges est né à Engreux près d'Houffalize en 1934. C'est dans ce petit village qu'il a vécu une enfance campagnarde proche de la nature qui lui a tout appris. À 14 ans, il entre à l'école normale de Theux. Il sera interne 5 ans, « cinq ans de prison, cinq ans de galère » pour ce paysan dans l'âme. Après son service militaire, il deviendra instituteur à Vaux-Chavanne en 1956 et y restera jusqu'en 1986. Défenseur de sa région, il fait valoir ses idées sur la régionalisation de l'agriculture dans « Le sillon belge ». Outre le livre sur l'affaire Champenois, il a écrit plusieurs romans qui ont rencontré un réel succès auprès des lecteurs. On peut citer *La Glèbe* (1999), *Vive la guerre !* (2003) et *La soutane* (2007). Trois romans qui raviront les amateurs de ruralité.



Albin Georges à l'époque du procès

Une bande dessinée

En avril 1994, les éditions Dupuis dans la collection Repérages ont publié un album de Jean-Claude Servais consacré à la fameuse affaire Champenois. Le récit comptera deux tomes (le second sortira en novembre de

la même année) et fera partie d'une série intitulée « La Mémoire des arbres ». Dès la première page, l'auteur nous prévient que l'histoire est librement inspirée de l'affaire Champenois et que le nom des acteurs de ce drame comme l'appellation de certains lieux ont été changés. Au travers de sa « reconstitution », Servais nous entraîne de la Gaume à Bruxelles et, par de nombreux retours en arrière, entremêle le destin de Roger (Robert) et d'Élisabeth Danniau (Marie-Astrid Dandois). Il reconstitue également ce qu'a dû être la vie de sa mère, nièce du « farceur de Buzenol ». Le tome II éclairera les lecteurs sur les rebondissements de cette « ténébreuse affaire » chère à Balzac. Comme à l'accoutumée, les Gaumais auront plaisir à retrouver dans certaines vignettes, l'un ou l'autre coin de la région notamment le village de Lahage et le site de Montauban. Le scénario de la bande dessinée était au départ prévu pour un film, mais l'argent pour le produire n'a jamais été débloqué. Jean-Claude s'est servi des visages des acteurs qui devaient jouer dans l'œuvre cinématographique pour réaliser ceux de ses personnages. C'est ainsi qu'on reconnaît Rufus en Roger Champenois, Ronny Coutteure en Darge et Michel Bouquet en juge d'instruction. Dans une interview pour le trimestriel de BD « Sapristi » (hiver 2000-2001), Jean-Claude explique la genèse de « La hache et le fusil ». *« En fait, Gérard Frippiat est le secrétaire de Julos Beaucarne. Il avait écrit ce scénario il y a pas mal d'années ; il a fait des études de cinéma. [...] Comme j'étais en relation avec Julos au moment de « L'Appel de Madame la Baronne », il me l'a proposé (le scénariste n'ayant pas pu obtenir une bourse pour réaliser le film). [...] Et comme il s'agissait d'une histoire qui s'était déroulée près de chez moi, je n'osais pas l'aborder parce que je connaissais un peu trop de personnes qui avaient vécu les faits, c'était difficile, mais j'en avais envie parce que ça fait partie de notre patrimoine. Champenois, nom réel et réel « bandit », était devenu un héros, un*



« Robin des bois » parce qu'il avait échappé aux gendarmes pendant une dizaine de jours, caché dans la forêt. Je me souviens, je ne sais plus quel âge j'avais à l'époque, mais on n'osait plus aller dans les bois parce que Champenois y était, on ne pouvait plus aller cueillir des myrtilles cette année-là. [...] Quand les enfants ne mangeaient pas leur soupe, on leur disait : « On va faire venir le Champenois ! » Ah oui, c'était comme le père Fouettard. Il y avait toute une magie autour, mais je n'osais pas aborder le sujet parce que si on regarde vraiment l'histoire elle-même, il y a des scènes assez dures, c'était un monde assez cruel, assez brut. J'ai donc travaillé d'après le synopsis de cinéma qui m'avait été transmis, avec un certain recul, en toute discrétion. »

Avec cette bande dessinée, Champenois encore vivant à l'époque basculait dans le mythe. Les drames réalistes ont toujours la cote près du bon peuple. D'ici quelques dizaines d'années, sans doute sera-t-il, à côté de Djean d'Mâdy, de Robin des bois, d'Indiana Jones et de beaucoup d'autres, ce héros qui, cycliquement, retrouve, à un moment ou à un autre, une nouvelle jeunesse. À cet instant, il aura perdu tous les oripeaux de sa réalité pour revêtir les fabuleux habits du rêve... C'est ce qu'on peut souhaiter de

pire à ce farfadet égaré aux pays des hommes fous.

Un tango pour Champenois

En 1978, au début de septembre, Champenois est libéré. Jean-Claude Watrin en profite pour lui dédier une chanson « Le tango de Champenois ». Mélange de patois et de français, elle était présentée lors des récitals par une introduction parlée qui remémorait les principaux moments de « l'affaire ». Je me souviens encore de Jean-Claude déroulant son texte qu'il avait noté sur un rouleau de papier à l'image des courriers moyenâgeux. « Dans les bois entourant le village de Buzenol, le bûcheron se joua des forces de l'ordre – la gendarmerie et l'armée venues des quatre coins du Royaume – dix jours durant. Les gendarmes ratissaient la forêt, lui les regardait passer, perché sur un arbre. Il narguait les hommes en uniforme en jaillissant de-ci de-là, au fur et à mesure de ses rapines nourricières ou de ses gîtes. » La chanson se retrouvera sur le premier disque du chanteur « Chansons pour la Gaume » avec en illustration une bande dessinée humoristique de deux pages due à Guy Jacquemin de Saint-Léger. Le dessinateur montrait Champenois présentant son show chanté devant un parterre de gendarmes. Grâce à la chanson du barde gaumais, Champenois entrait à petits pas dans la légende.

*C'est l'tango de Champenois
Qu'on ira danser dans les bois
Du Bonlieu de Gévimont
De Guéville de Bicaumont*

*C'est l'tango dè l'houme des bos
Des roudges rinâds des djargôgôs
C'est l'tango dè l'houme qu'est bin
A la croupette des sapins*

*Il se plaisait à djoque sur un chêne
A mâchonner des racines et des graines
En r'niffant la brigade de Saint-Léger
Qui montait la garde près des terriers (1)*

Une petite anecdote à propos de cette chanson. Celle-ci avait déjà été enregistrée sur la cassette « Chansons pour la Gaume » réalisée suite au succès de Jean-Claude Watrin qui avait décroché le Grand prix de la chanson wallonne à Chaudfontaine en 1977. Champenois n'avait pas encore avoué à l'époque.

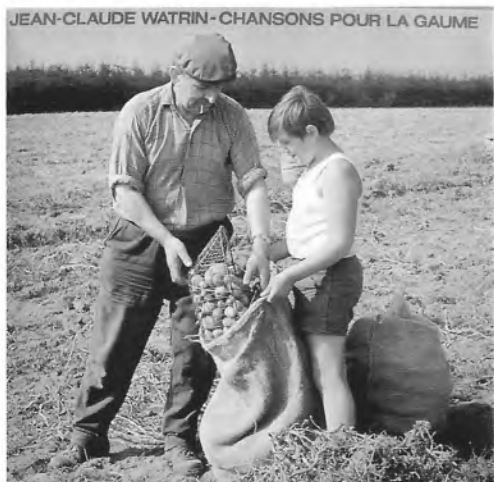
*On n'la f'ra pas la belle petite fête
Qu'on mijotait pour sa sortie d'prison
Avec de la touffâye èt d'la galette
Au beau mîtan de la place d'Houd'mont*

*On n'le f'ra pas le p'tit quarante-cinq tours
Qu'on aurait vendu cent francs au
Carrefour
A nous aussi il a joué un tour*

Voici la version du 33 t.
*Mais on la f'ra la belle petite fête
Qu'on mijotait pour sa sortie d'prison
Avec de la touffâye èt d'la galette
Au beau mîtan de la place d'Houdemont*

*On l'f'ra quand même le p'tit quarante-cinq
tours
Que vous trouv'rez pour cent francs au
Carrefour
Et dans le juke-box du Château de Latour*

Les paroles et la musique sont de Jean-Claude Watrin.



Jean-Claude Watrin, Chansons pour la Gaume IBC 1 A 064-23818- 1978. Le 33t a été enregistré au studio Leponce en octobre 1978 et produit par Wim Bulens pour IBC.

Champenois sur les écrans

Le 30 novembre 1993, la RTB/F proposait dans sa série « Faits divers », un reportage sur Roger Champenois alors âgé de 64 ans. Sous le titre « L'affaire Champenois ou La Châtelaine et le Bûcheron », André Leruth et Abder Rarbo invitaient les spectateurs à une rencontre décontractée avec celui qui avait créé, il y avait une trentaine d'années, le seul événement médiatique gaumais avant l'éclipse. Champenois – et à travers lui le pays gaumais – éclatait à la une des journaux, de la radio et de la télévision. On recevait enfin à Bruxelles des images de la dernière station avant la jungle et ses féroces hommes des bois : la Gaume. Celle-ci souffrait déjà de provincialisme aigu. Le film est assez bucolique malgré quelques gravités, notamment l'intervention de M. Moreaux sur l'agression de l'épicière de Houdemont par Roger. Sous des dehors d'homme simple, Champenois se montrait un fieffé roublard. Il rappelait le bon sens de sa mère à qui il semblait vouer une affection particulière. « Tu iras à l'usine. Tu f'ras comme tout l'monde ! Tu boiras ton p'tit verre de vin quand tu sors, mais seulement ne mets pas ton argent dans ton portefeuille : sinon, t'en auras plus ! » Voilà ce qu'elle disait se plaisait-il à nous apprendre et il ajoutait : « C'était la vérité ! » Quand on lui demandait comment il se sentait pendant sa fuite, il n'hésite pas : « C'était bien, c'était pas mal ! Plus de soucis, la tête vide... J'étais bien dans la nature, dans les bois... Je n'ai pas eu faim : j'avais les champignons et les pommes... » Sans en avoir l'air, il se moquait de la gendarmerie lorsqu'il racontait comment il se déplaçait. Il ne craignait pas l'humour noir quand il rappelait les dernières années de sa vie avec Élisabeth et qu'il concluait : « Il y a quand même un Bon Dieu : ça a tourné bien pour moi et mal

pour elle ! » Sacré Champenois ! Gageons qu'à l'époque de sa présentation, ce film a été enregistré par de nombreux Gaumais et que la cassette dort dans l'armoire du pècle, à côté de l'album des vacances, du souvenir de communion de la grande et du livret militaire du tonton. Elle se doit de faire partie des archives familiales que l'on feuillette au coin du feu les jours gris et froids d'hiver.

Histoires noires au Pays de Montauban

Pour le Syndicat d'initiative du Grand Etalle, Albert Lamand a rassemblé il y a déjà quelques années plusieurs articles sous le titre général de « Histoires noires



au Pays de Montauban ». Albert était passionné par sa commune d'adoption. Dans la brochure illustrée par des vignettes tirées des bandes dessinées de Jean-Claude Servais, des illustrations du Patrimoine monumental de la Belgique...on pouvait découvrir « l'exécution de sorcières à Etalle en 1594 » (Joseph Sosson), « l'exécution de l'effigie de Nicolas Danis en 1702 » (Joseph Sosson), « la saga des Lambert » ou les « Farceurs de Buzenol » (Jo Mottet) et enfin, Le dernier Farceur de Buzenol ou « l'affaire

Champenois » (Roger Rosart, journaliste à la Libre Belgique).

Les grands dossiers criminels en Belgique

En 2005 paraissait sous les plumes de René Haquin et Pierre Stéphan « Les grands dossiers criminels en Belgique » aux éditions Racine. Le livre présente vingt affaires criminelles hors série que les auteurs rappellent avec la verve du raconteur d'histoires appuyée sur la fidélité scrupuleuse de l'enquête journalistique. Un chapitre est consacré à Roger Champenois sous le titre « 1964 – Le dernier farceur de Buzenol ». « *Au cœur du pays gaumais, le roman du paysan illettré, Champenois, et de la femme entretenue se termine par un crime dont on mettra treize ans à retrouver le cadavre.* » Voilà comment les auteurs décrivent le Roger.

Une fiction à la sauce loufoque

En octobre 94, la troupe du « Folich' Gaume théâtre » de Chantemelle présentait son cabaret annuel. Une vidéo retraçant l'histoire de Roger Champenois revue et corrigée par les joyeux lurons de la troupe

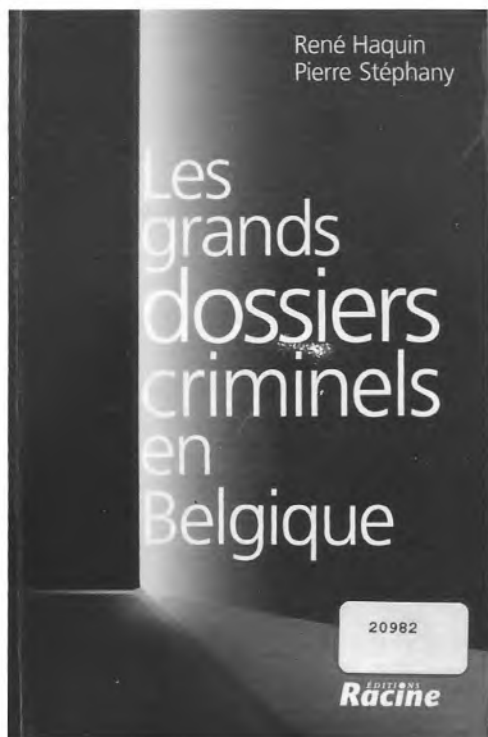
Le Folich' Gaume Théâtre présente

Rogé LA FARCE



Un vidéogramme avec Joseph Collignon, Liliane Martin, Marianne Crélot, Jean-Jacques Eppe, Gaby Crélot, Denis Laurent, Pascal Georges, Grégoire Collignon, Emmanuel Bouchet, Jean-Pol Laurent. Image: Pierre Simonet. Musique: Hubert Catry.

Montage: Pierre Simonet et Joseph Collignon.



avait été réalisée pour l'occasion. Fruit d'un long travail collectif, l'œuvre a bénéficié d'une musique originale. Cocasse, réaliste, loufoque... le scénario était un peu tout cela à la fois. Il faisait revivre l'aventure du « Rogé », le boquillon illettré et de sa bourgeoise, surnommée « la baronne » dans le film. Celui-ci reprenait les grands moments de l'affaire : la disparition, la poursuite rocambolesque et l'épilogue agrémenté pour l'occasion d'un peu d'humour noir. À la fois sensible et truculent, le film déroulait ses séquences où les paysages – particulièrement ceux de la forêt gaumaise – nous rappelaient leur singulière beauté. L'élaboration du scénario, le tournage et le montage des images et du son avaient demandé de nombreuses heures de travail.

L'affaire Champenois sur les planches d'une école

Depuis plusieurs années, les élèves de l'enseignement spécial de Saint-Mard présentent un spectacle où se mêlent théâtre, danses, musiques, chansons... En 2005, ils

ont proposé « *Un jour près de chez nous – Robert a-t-il tué sa femme* », une pièce de théâtre librement inspirée de la B.D. de Jean-Claude Servais et des journaux de l'époque. Celle-ci a été jouée cinq fois dans les locaux de l'école devant un public en grande partie composé d'écopiers. Étrange coïncidence que celle-là : le jour même de la première représentation, le 25 mai 2005, Roger a quitté notre monde. Cette activité, mise en place par un groupe de professeurs motivés et dynamiques, permet aux élèves de s'exprimer tout en tenant compte de leur handicap. Chacun trouvant dans les disciplines abordées un moyen de s'affirmer et de gagner en assurance. Pour vous faire une idée du ton, voici la scène 6.

La mère – *Jamais Robert, tu m'entends, jamais !*

Robert – *Ne te mêle pas de ça la mère !*

La mère – *Est-ce que tu vas m'écouter ?*

Robert – *C'est ma vie.*

La mère – *Tu ne vas pas te marier avec cette femme ?*

Robert – *Et pourquoi ?*

La mère – *Elle se sert de toi. Prends une fille du pays. Ce n'est pas ça qui manque !*

Robert – *Je ne les fréquente pas.*



2 élèves de Saint-Mard

La mère – *Sors, va au bal, tu en verras des filles.*

Robert – Je m'en fous.

La mère – *Mais pourquoi elle ? À cause des sous ?*

Robert – Ce n'est pas pour les sous !

La mère – *Déjà du temps du notaire, tu te cachais pour les voir passer. Le notaire et sa poule ! Tu avais 6 ans. Elle est plus âgée que toi. Tu es fou Robert. Elle pourrait être ta mère !*

Robert – On va leur clore le bec, à tous les jaloux du village.

La mère – *Jaloux de quoi ? On te plaint plutôt !*

Robert – On va faire une belle noce.

La mère – *Elle t'a ensorcelé !*

Grâce au théâtre, les élèves se sont plongés dans le patrimoine judiciaire et culturel de leur région.

Un opéra folk

Sous l'impulsion de Benoît Hubert, l'idée d'un opéra folk sur l'affaire Roger Champenois a permis au groupe FolkAmbiance d'Arlon de découvrir des horizons inexplorés et conserver ainsi la fraîcheur et la motivation des premiers

jours. Si la musique traditionnelle n'avait plus de secrets pour eux, la mise en scène, le jeu d'acteur, la scénographie... étaient terrae incognitae pour tous ! Jean-Claude Servais, qui avait déjà relaté l'histoire de Champenois dans sa BD "La hache et le fusil", a rédigé le scénario. Il a proposé les thèmes des chansons, laissant le groupe s'emparer de ce matériau et en faire une création très personnelle. Il écrit les textes pour Michelle Briquet, comédienne du cru (Théâtre du Hérisson), qui incarne la mère de Champenois. Elle est la narratrice du spectacle. *«Il est important que sur scène il y ait une bonne osmose entre le groupe et l'actrice»*, précise Benoît Hubert. Au rythme des guitares, du violon, de l'accordéon, de la batterie, de la mandoline, du banjo, du bouzouki... l'histoire de Roger Champenois a été présentée dans différents lieux de la province et en Wallonie. Marie-Eve Micha et le comédien Florian Kiriluk se sont chargés de la mise en scène et depuis le 14 novembre 2008, ce spectacle est proposé en Gaume, en province de Luxembourg et en Wallonie.

Roger Champenois, accusé du meurtre de sa femme et coupable d'agression sur plusieurs personnes, a laissé une image plutôt



positive dans l'inconscient populaire. Sa popularité s'est construite autour de sa ruse de campagnard et d'homme des bois capable de tenir en haleine les forces de l'ordre. Le groupe musical redonne une clarté objective à cette notoriété équivoque et le capital sympathie dont bénéficie Champenois sera remis sur la sellette. Pas question d'enjoliver l'histoire d'autant que certaines victimes sont encore en vie. Ici, on sent une réelle envie d'instruire à charge et à décharge afin de permettre au spectateur de se forger sa propre opinion sur cet homme complexe, ambigu, criminel et violent à ses heures et capable, par ailleurs, d'inspirer tendresse et poésie. Le spectacle a été présenté en juillet dernier lors de la fête du 400^e Gletton.

Des articles

Dans le « Le Soir magazine » du 6 juillet 2005, Bernard Meeus rappelle en quatre pages illustrées de photos « l'histoire d'un homme des bois et d'une bourgeoise venue de Bruxelles ». *« Faute de preuves et de cadavre, l'affaire sera classée après quelques mois. Seuls les arbres, où souffle le vent de la rumeur, savent la vérité... Les langues se délient dans la région. Les détails, parfois croustillants parfois éclairants, affluent. Exemple de mauvais traitement : l'argent ! En 1956, deux ans après le mariage, Élisabeth Danniau oblige Champenois à aller travailler en usine dans les Ardennes françaises. Salaire : 7000 francs. « De cet argent, il recevait 100 francs chaque dimanche, mais sa femme prenait le taxi pour aller le toucher. Elle adorait la vie citadine et bien souvent se faisait véhiculer par son chauffeur attitré jusqu'à Arlon. Là, elle s'installait dans un restaurant connu et commandait un bon repas qu'elle arrosait généreusement d'une*

excellente bouteille de vin. » Champenois infantilisé, rabroué, conçut-il une perfide amertume à l'égard de sa femme égoïste et hautaine ? Les mois passent sans dissiper le voile de soupçons qui prennent vite la couleur d'accusations indélébiles. »

Sous la signature de Frédéric Delepierre, le journal « Le Soir » a publié un article de deux pages le 11 août 2009. *« Un an plus tard, en 1978, Champenois bénéficiait d'une remise en liberté conditionnelle. Ouvrier dans un atelier protégé, puis chevillard, il multiplia d'abord les petits boulots, pour finalement redevenir bûcheron et s'installer dans une vieille roulotte déclassée, à l'orée des bois, à Mussy-la-Ville. Il y élevait des oies, des poules et des lapins et y cultivait des tomates. Sans oublier d'aller boire un coup de temps en temps. »*

Internet aussi

Vous découvrirez des photos de Roger Champenois dans son campement de Mussy-la-Ville en allant visiter le site : bouvy.org/gallery2/v/ARCHIVESCHAMPENOIS/. Celles-ci ont été réalisées par Nicolas Bouvy un photographe originaire d'Arlon mais qui travaille et habite au Grand-Duché de Luxembourg. On y découvre un Roger un rien clodo sous des airs de Père Noël avec sa barbe blanche.

Joseph Collignon



© Nicolas Bouvy

A L'ECOLE PRIMAIRE A BUZENOL

Comme tout enfant, Roger Marcel Champenois a fréquenté l'école primaire. Pour lui, ce fut à l'école communale de Buzenol qu'il usa ses fonds de culotte d'octobre 1935 à juillet 1943. Ses instituteurs furent Gilbert Simeon, puis Georges Jacob, de Bellefontaine, qui, réquisitionné pour la guerre, céda alors sa place à Marie-Josée Maury...

Qu'en disent ses compagnons de classe, du moins ceux que nous avons pu contacter ?

Ils gardent peu de souvenirs précis du Roger, seulement qu'il ne suivait pas spécialement les cours et ne les perturbait pas non plus ! C'était un solitaire, « qui dessinait beaucoup, surtout des chevaux... » Bref, Roger est vite devenu un fidèle du dernier rang de la classe de l'école primaire de Buzenol, où, sans se faire remarquer, il a effectué courageusement ses années de présence réglementaire. Courageusement, car il n'a jamais dépassé le seuil de la première année ! Donc de six à treize ans, toujours là, sur le même banc, avec la même étiquette d'une année sur l'autre !

Monsieur Siméon, justement, son ancien instituteur, nous fait le plaisir d'une lettre qui est un précieux témoignage des difficultés de Roger à l'école, et de son comportement durant son incarcération à la prison de Louvain, dont le même monsieur Siméon était devenu le directeur !

Voici ce courrier que nous adresse monsieur Siméon, que nous remercions encore :

« Louvain, ce 29.10.09.

Monsieur le Rédacteur,

(.....)

En 1936-37, j'ai eu Champenois comme élève de 1^{ère} primaire, il n'avait qu'un compagnon du même âge, Louis Bovy (qui fut secrétaire communal -ndlr).



Ecole communale de Buzenol
où Champenois a passé 8 années

Je ne suis pas parvenu à lui apprendre à lire, mais mes successeurs non plus(1) ! Roger était sous la protection de son demi-frère aîné, qui en hiver avait la charge d'alimenter le feu en bois...

C'est comme directeur de prison à Louvain que j'ai accueilli ce détenu. Il m'a reconnu en me disant : « V'là mon mât d'école ! ».

Il a eu difficile à s'adapter les premiers mois. On l'a alors envoyé à Tournai pour soins psychiatriques.

A son retour, on a pu le mettre au travail à la cuisine où il a travaillé à la boucherie. La viande que l'on recevait en grands quartiers devait être découpée en rations et même en faire de la charcuterie. Roger disposait du matériel nécessaire qui aurait pu être dangereux, mais il donnait entière satisfaction.

Il aimait être seul et ne se livrait pas, sauf quand je lui parlais de son pays.

C'est d'ailleurs l'appel des forêts gaumaises qui l'a poussé à ne pas réintégrer la prison, au retour d'un de ses congés.

Le 06 septembre 1977, j'ai eu un appel téléphonique du procureur du roi, monsieur Bastien (un Virtonais comme moi !). J'ai pu le renseigner sur la mentalité et la non-dangerosité de l'évadé Champenois. Ce qui s'est vérifié par la suite.

J'espère que ces quelques renseignements vous permettront d'écrire un article pour le Gletton prévu en janvier 2010.

Avec mes meilleurs sentiments gaumais et ma parfaite considération,
signé : Gilbert SIMEON, 92 ans »

En effet, atteint d'alexie, maladie aussi baptisée « cécité verbale », il était incapable

de comprendre les idées exprimées par l'écriture. Il passera donc toute son existence sans savoir vraiment ni lire ni écrire, mais il dessinait bien ! C'est ainsi qu'il savait tracer la forme des lettres de ses nom et prénom, de mémoire...

Bruno BODEUX et Jean-Paul SOBLET



NUMÉROS D'ORDRE	ÉLÈVES.			PARENTS OU TUTEURS DES ÉLÈVES.			Indiquer si l'élève a été vaquant	DATE A LAQUELLE LES ÉLÈVES					
	Noms et Prénoms.	LIEU & DATE de NAISSANCE	NOTIFICATIONS A L'ÉCOLE OU A L'ÉLÈVE	Noms et Prénoms.	Profession	Domicile.		NOTÉ ENTRÉE A L'ÉCOLE	ONT ÉTÉ AÏMÉS			NOTÉ QUITTÉ DÉFINI- TIVEMENT L'ÉCOLE	
									A LA DÉPART	A LA DÉPART	A LA DÉPART		
82	Mars Suzanne <i>Bayard</i>	Bayard 11-8-23		M. J. J.	tailleur	Bayard	Non	oct-23	oct-24			3-25	
83	Spaga Richard <i>Bayard</i>	Bayard 18-6-24		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
84	Galbra Roger <i>Bayard</i>	Bayard 2-8-25		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
85	Wey Joseph <i>Bayard</i>	Bayard 22-10-23		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
86	Luciani Elie <i>Bayard</i>	Bayard 13-1-24		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
87	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
88	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
89	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
90	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
91	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
92	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
93	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
94	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
95	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
96	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
97	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
98	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
99	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	
100	Champenois Roger <i>Bayard</i>	Bayard 18-1-29		M. J. J.	tailleur	Bayard		oct-24	oct-25			3-25	

MADAME VAN DER MAREN-CLAISSE A RENDU VISITE À CHAMPENOIS EN PRISON PENDANT 10 ANS.

Dans le but de permettre aux détenus de garder un contact avec la société, des bénévoles se font visiteurs de prison. Régulièrement, ils rencontrent ceux que la justice a enfermés pour dialoguer avec eux et les aider avec leurs moyens à réintégrer la vie courante après leur sortie. Madame Van Der Maren de Tournai a rendu visite avec son mari à Roger Champenois pendant 10 ans. Elle est âgée de 95 ans, mais a toujours une excellente mémoire. Elle nous raconte.

Quand le hasard fait bien les choses

« Le docteur de la Défense sociale (1) était notre médecin privé. Il est devenu un ami. Un jour, il nous a annoncé qu'un de nos compatriotes était interné à Tournai. C'était Champenois. Nous nous sommes interrogés sur sa présence à Tournai. Champenois avait été transféré de Louvain parce qu'il avait fait deux tentatives de suicide. Au début de son emprisonnement, Champenois ne travaillait pas.

Comme il ne désirait pas rester à ne rien faire, il a demandé à travailler. On l'a placé à l'atelier de soudure. Son travail était de qualité et il s'y plaisait. Un des gardiens s'est mis en tête de l'envoyer dans un atelier de reliure. Comme Champenois ne savait ni lire ni écrire, il lui a dit : « *Je vais mettre les pages de travers, laissez-moi ici ! Mon travail est bien fait, tout le monde est content.* » Le gardien l'a tellement excédé qu'un beau jour, Champenois lui a envoyé son poing dans la figure. Il s'est retrouvé au cachot pour rébellion. Là, il a essayé par deux fois de se suicider. Comme des suicides, il y en a très souvent à Louvain, on l'a amené à la Défense sociale à Tournai pour le soigner. Il a tout de suite eu bonne presse dans l'établissement, mais il était toujours seul. Selon notre médecin, il avait besoin de visites. Une de ses cousines est

venue, il n'a pas voulu la recevoir. Il est assez sauvage, très méfiant. S'il avait des visites, son état s'améliorerait nous a expliqué le médecin. Lucien, mon mari, s'est proposé pour aller le voir. Le médecin a directement téléphoné à la défense sociale pour demander à Champenois s'il était d'accord d'avoir de la visite. L'institution se composait de différents blocs dans lesquels se retrouvaient les détenus qui souffraient de la même maladie. Il est tombé sur un gardien auprès duquel se trouvait Champenois. Il lui a dit : « *Je suis chez des personnes qui vous connaissent et qui aimeraient vous rencontrer.*

- *Ah ! Bon... Qui ?*

- *Une demoiselle Claisse de Marbehan. Vous connaissez ?*

- *Oui, je connais ses frères.*

- *Peut-elle venir ? Cela vous fera du bien ! »*

Champenois a hésité un peu, puis il a dit : « *Qu'elle vienne toujours, on verra bien !* ». On nous a rédigé une autorisation. »

Première visite

« Le dimanche, mon mari et moi nous nous sommes rendus à la défense sociale. La première fois, c'était bizarre de se retrouver dans ce lieu. On s'est vite habitué. Les visites avaient lieu dans une grande salle. Nous nous sommes rendu compte que les parents, les amis des détenus apportaient avec eux un bon repas pour ceux à qui ils rendaient visite.

Nous avons commencé à lui porter aussi un repas, des choses qu'il ne mangeait pas en prison. En automne, je lui préparais du civet de lièvre et au printemps, il recevait des fraises ou des cerises. On restait une bonne heure avec lui. Tout doucement, il a commencé à parler. Nous ne lui avons jamais posé aucune question sur ce qui l'avait

amené à être emprisonné, ni sur sa femme ni sur sa famille.

Mon mari ne l'a jamais appelé Roger, il l'a toujours appelé Monsieur Champenois. Il disait : « *Je ne veux pas le rabaisser, je veux le mettre sur le même pied que nous.* » Tout se passait très bien. J'avais des petits-enfants à qui nous racontions nos visites.

Ils ont demandé à rencontrer Champenois. Comme il y avait trois petits-enfants, nous les avons pris l'un après l'autre pour rendre visite à Champenois. Il a toujours été très gentil avec eux. Nous lui avons donc rendu visite pendant huit ans. Nous avons demandé s'il ne pouvait pas obtenir une remise de peine. Louvain et la Défense sociale l'avaient déjà demandé de leur côté. Tel qu'il était à ce moment, ce n'était plus un homme à faire du mal à quiconque, on pouvait le relâcher. »

Fin des visites à Tournai

« Un jour, nous recevons un coup de téléphone de la Défense sociale qui nous annonce que Champenois va retourner à Louvain en vue de sa libération. Mon mari a demandé : « *Pourrons-nous encore le revoir ?* » On nous a répondu : « *Il va bientôt partir, mais si vous venez rapidement, je vais donner l'ordre de vous laisser entrer pour le saluer avant son départ.* »

Nous avons fermé notre magasin et nous nous sommes partis pour lui dire au revoir avant son départ pour Louvain. »

A Louvain...

« Nous avons continué pendant deux ans à lui rendre visite à Louvain une fois par mois. Là, nous ne savions plus à cause de la distance porter de repas. Nous devons partir de bonne heure le matin pour arriver sur les lieux vers 10.30h.

Il y avait deux visites : une de 10 à 11h et une autre de 11 à 12h. Au bout de plusieurs visites, le gardien à qui nous remettions en entrant notre carte d'identité,

nous a proposé de la remettre en entrant et de monter directement dans le parloir pour ne pas perdre de temps. On restait donc une demi-heure avec Roger et à 11h, les gardiens faisaient sortir tout le monde et vérifiaient la salle avant que les gens de 11h ne rentrent. Si bien qu'on le voyait pendant une heure et demie.

Comme sa demande de libération était en cours, on a commencé à le laisser sortir le week-end. Nous allions le chercher à Louvain le samedi matin et on le reconduisait le lundi matin pour 11 h.

Pendant l'année 77 ou 78, j'avais un fils qui faisait ses études à Louvain. Il occupait un appartement que nous possédions à Bruxelles. Pendant les vacances, il revenait avec sa femme et son bébé à la maison. J'ai proposé à mon mari d'aller chercher Champenois en train et d'en profiter pour lui apprendre comment se débrouiller avec les trains pour venir à Tournai et rentrer ensuite à Louvain. Il a passé le week-end avec nous. Nous avons décidé de partir quelques jours en vacances suite au conseil de notre fils. La réservation débutait le jour où Champenois rentrait à Louvain. Il était convenu de laisser Roger revenir seul en train à Louvain dans le but de le réhabituer à vivre dans la vie normale.

Mon fils l'a conduit à la gare pendant que nous finissions de préparer nos bagages. Champenois est monté dans le train, il est allé jusqu'à Bruxelles et là, il a pris un train pour Marbehan où personne ne l'a reconnu. C'est là qu'a commencé sa seconde odyssée... »

L'anniversaire de Roger

« Lors de ses visites chez nous, mon mari l'emmenait l'après-midi faire un tour en ville et on bavardait ensemble. Le soir, nous nous rendions pour passer la soirée dans une petite maison d'un village proche que nous avions aménagée pour nos vieux jours. Quand il a eu quarante ans et comme les enfants désiraient rencontrer Champenois, nous avons organisé

son anniversaire dans notre petite maison avec toute la famille réunie. J'ai fait quelques tartes. Les enfants et les petits-enfants sont venus. Il a été saisi de les voir. Il était calme, paisible. Nous avons toujours traité Roger en ami. »

Après l'évasion...

« Quand il a été repris et enfermé à la prison d'Arlon, le directeur a téléphoné à mon mari pour savoir s'il comptait encore rendre visite à Roger. Mais la distance était trop importante pour effectuer chaque mois le trajet et mon mari a décidé d'arrêter les visites. Mon mari était aussi un peu désolé du mauvais tour que Champenois nous avait indirectement joué en rentrant dans sa région peu avant sa libération. Nous lui avons tout même envoyé un colis à Noël. Colis qu'il nous avouera plus tard n'avoir jamais reçu. »

Dernières retrouvailles...

« Les enfants ont toujours admiré ce que nous faisons pour Champenois. Mon plus jeune fils désirait retrouver Champenois. J'ai téléphoné au curé de Baranzy ou de Halanzy qui m'a appris qu'il se trouvait à Mussy-la-Ville. Il vivait dans une caravane entourée de cabanes. Le curé a ajouté : *« Je le connais, j'ai deux ou trois numéros comme lui qui, à la fin du mois, sont à court de ravitaillement, alors, quand je vais faire mes courses, j'en prends trois fois plus, car j'ai toujours des clients. »*

Nous nous sommes rendus à Mussy. Mon fils est entré dans la caravane. Tout était bien propre, tout était bien rangé. Mon mari a demandé à Roger : *« Vous ne connaissez pas un bon*

restaurant dans les environs ?

- Si j'en connais un bon. J'y ai justement apporté des pattes de grenouilles hier...

- On vous invite à venir manger avec nous. »

Champenois est parti s'habiller. Il s'est mis sur son trente-et-un : il avait une chemise blanche, un chapeau de feutre de type chasseur, un veston bien propre. On est allé au restaurant qu'il nous avait indiqué ; malheureusement, ils venaient de vendre les dernières cuisses de grenouilles, nous n'avons pas pu les goûter. Nous avons quand même bien diné.

Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui jusqu'à ce qu'une de mes belles-filles qui habitait encore Arlon nous envoie un article annonçant sa mort. »

*Propos recueillis par téléphone par
Joseph Collignon*

(1) La Défense sociale s'adresse à des personnes majeures présentant un état grave de déséquilibre mental. À Tournai, les 350 patients internés séjournant en Défense sociale sont répartis en 10 unités de soins et ce, en fonction de leur(s) pathologie(s). Les activités thérapeutiques sont organisées par un personnel qualifié dans des domaines variés. En fonction de l'évolution de l'état mental du patient, les Commissions de Défense sociale peuvent autoriser certaines sorties et congés dans un but de réinsertion sociale.



*Madame Van Der Maren, deux de ses petites-filles
et R. Champenois en 1976*

UNE VIDÉO SUR ROGER

Il y a une trentaine d'année, Hilda Dupont de Florenville réalisait un film vidéo sur l'affaire Champenois dans le cadre de ses études à I.H.E.C.S. (Institut des Hautes Etudes de Communications Sociales) ...

Une vidéo

Fin des années 80, Hilda Dupont de Florenville terminait ses études de journaliste. Dans le cadre d'un mémoire technique, elle a dû réaliser une vidéo. Il lui fallait trouver assez rapidement un sujet à traiter. *« En effectuant mon stage au journal « L'Avenir du Luxembourg », une collègue m'avait conseillée : « Si tu veux du bon matériel, tu demandes à la Ful de te le prêter pour réaliser un projet qui les intéresse. » On m'a proposé un reportage sur une expérience de méthanisation qui se déroulait dans l'ancienne gare de Buzenol. Arrivée sur place, je me suis vite rendu compte que ce n'est pas très spectaculaire : quelques bulles qui sortaient d'un grand aquarium. »* La traversée de Buzenol lui remémore l'affaire Champenois.

La fabrication de méthane à partir de fumier ne l'enchantant guère et le délai pour déposer le projet raccourcissant, elle propose à ses professeurs de réaliser un document sur l'affaire Champenois. Elle ne sait à ce moment si elle aura l'occasion de le rencontrer, de le filmer et d'arriver au bout de son travail. *« Je suis entrée en contact avec M. Nicolay d'Arlon qui s'occupait de la réinsertion de Roger. Il m'a dit : « Je ne vous promets rien et de toute façon Champenois n'acceptera pas de parler devant un micro, encore moins d'être photographié et surtout pas d'être filmé. »* A cette époque, Roger Champenois habitait dans une ferme à Tontelange. Par l'intermédiaire de son assistante sociale, Roger accepte de la rencontrer. Sa présentation comme étudiante

en communication sociale y est pour quelque chose.

Le tournage

Elle prend rendez-vous et se rend chez lui. Premier pépin. *« À l'école, on travaillait encore en noir et blanc. Nous avions tout préparé pour l'interview et la veille ou l'avant-veille, tout le matériel tombe en panne. Nous devons venir de Tournai avec un imposant matériel (magnétoscope à bande, projecteurs...). Il a fallu que je me débrouille très vite pour trouver une caméra en prêt, car je n'avais pas les moyens d'en louer une. Quelqu'un m'a prêté aimablement son matériel. »* Hilda et son frère (qui jouait le rôle de caméraman) se rendent à Tontelange. Ils installent le matériel et Hilda commence à questionner Champenois. *« Nous avons été gentiment reçus par Champenois. Au départ, j'étais un peu craintive. Quand nous étions gosses, les parents nous faisaient peur avec Champenois. Lors de l'interview, mon frère a dû s'absenter un moment, je suis restée en tête à tête avec Champenois. Je n'étais pas très à l'aise. Voici une anecdote significative de l'aura du bonhomme. Un jour, mon cousin a été arrêté par les gendarmes. Comme ils l'ennuyaient pour une ou l'autre infraction qu'il avait commise, il leur a dit : « Vous feriez mieux de courir après Champenois ! » Ça n'a pas loupé, il a eu une contredanse. Le temps de mettre tout notre matériel en place, d'allumer les projecteurs... on a même pensé faire sauter les plombs, mais l'installation a résisté. On s'est installé dans sa pièce de séjour et là, j'ai commencé à lui poser des questions en essayant de le guider un peu vers les réponses que je souhaitais entendre sans être trop directive. Champenois est très taiseux, il prenait bien son temps avant de répondre, il y avait des blancs énormes... Déjà la première fois, il m'a raconté le meurtre de sa femme. Mon frère prenait des plans de coupe en filmant le décor alors que*

le sujet était l'interview de Roger. »

Champenois vivait seul dans la ferme. Le décor est à l'image du personnage, un rien bordélique. « Pour ne pas venir les mains vides, nous avons apporté une bouteille de vin. Méfiant, Champenois n'a pas désiré boire un verre avant que nous ayons terminé l'interview. » Après cette première rencontre, ils se rendent compte en visionnant les rushes que la qualité de l'image et du son est très mauvaise. Ils décident d'y retourner une seconde fois. « On y est donc retourné une seconde fois, ça c'est bien passé. Toujours avec une bouteille de vin. La première fois, il n'avait que deux verres. On a dû laver un verre à moutarde pour en avoir trois. Il nous a montré les animaux qu'il élevait : des dindes, des poules, un agneau... Je ne sais pas très bien à quoi il occupait sa journée. » Lors de la seconde interview, Champenois répète comme un bon élève ce qu'il leur avait déjà expliqué la première fois. « Je lui ai posé la question : « Est-ce que ça n'a pas été pour vous un handicap le fait de ne savoir ni lire ni écrire ? » Il m'a répondu : « Je ne sais pas lire, mais je sais écrire ! » Ce qui est impossible. Je me suis dit : « Mon bonhomme, tu n'es pas à une flauve près ! » C'était un malin ! »

Quand il raconte l'épisode de la mort de ses chiens et que les gens racontaient qu'il avait dissout les bêtes dans la chaux, il avait un petit sourire narquois. Durant toute l'interview, il baisse la tête, sans doute ébloui par la lumière des projecteurs et au fur et à mesure qu'il est en confiance, il la relève.

« Le fait que mon école était située à Tournai arrangeait bien des choses : Champenois y était interné. Les délais étant très courts, nous avons dû effectuer le visionnage des rushes et le montage la nuit quand les studios étaient libérés. On ne travaillait pas pendant les heures de cours. Comme la qualité du son et de l'image était très mauvaise. Il a fallu filtrer... ce n'était pas simple ! Nous avons peur à tout moment que le signal couleur décroche. Il y avait déjà un bon banc de montage, mais les magnétoscopes ne suivaient pas. »

Autre rencontre

Plus tard, pour le remercier, Hilda invite Champenois à dîner chez ses parents. « Il est venu bien propre avec une belle chemise. J'ai été étonnée, car quand il a vu ma mère, il s'est adressé à elle d'une manière très polie. « Bonjour Madame, enchanté de faire votre connaissance ! » Ce n'était pas le rustre que d'aucuns nous présentaient. Si je l'avais fait venir chez nous c'était aussi parce que j'avais l'idée de le faire monter dans le bois avec la hache sur l'épaule et de le filmer de dos en une sorte de travelling. Il s'est prêté de bonne grâce à cette mise en scène. Je n'avais pas de hache sous la main. Nous nous sommes rendus chez mon cousin et ils ont commencé à parler cuisine. Champenois s'y connaissait bien en cuisine. Ils ont parlé des étuvées : l'un mettait un peu de café, l'autre un peu de chicorée... Pour les frites, Champenois ajoutait une cuillère de graisse de mouton au blanc de bœuf. »

Une étudiante florenvilloise prépare un document sur l'affaire Champenois

Hilda Dupont habite Florenville et termine ses études de journalisme à l'Institut des Hautes Etudes de Communications Sociales à Tournai. Elle a choisi comme thème de son mémoire, l'affaire Champenois.

Pour ce faire, elle a filmé et enregistré des magistrats, des enquêteurs, et ... Roger Champenois qui s'est plié de bonne grâce aux exigences.

Son mémoire en audio-visuel, « fera » environ une demi-heure.

Avoir réussi à faire parler le bûcheron de Houdemont, est une performance.

Bravo, Hilda !

J'ai rencontré René Thill à Arlon, le 1er janvier 1982. Il faisait un froid de canard... Je comptais faire un commentaire devant l'ancien Palais de Justice, mais je claquais des dents. Nous avons rencontré R. Thill (qui pour une fois, avait déserté l'Ecu de Bourgogne) aux « Arcades ».

Après le repas, la famille va boire un verre à la buvette du complexe sportif et pour que les gens ne reconnaissent pas Champenois, ils l'appellent « Monsieur Roger ». *« Un jour que nous passions à Tintigny devant le restaurant « La vieille Gaume », il s'est exclamé : « C'est là que j'ai fait mon repas de noces ! » Au début, Hilda lui écrivait pour son anniversaire, mais elle ne le voyait plus. Sa mère est allée le voir avec une amie, car il lui avait promis des œufs de cane qui sont paraît-il excellents pour la pâtisserie. La copine de ma mère lui a demandé en voyant l'agneau attaché par le cou : « Vous n'avez pas peur qu'il s'étrangle ! » Un petit sous-entendu avec ce qui est arrivé à sa femme. »*

Des témoignages de certains acteurs

Pour la réalisation de son reportage, Hilda a également rencontré un de ses défenseurs Maître Hardy, ainsi que Jean Mergeai et le commandant Mathu qui a arrêté Champenois après son évasion. Celui-ci lui a prêté des documents sur la découverte du corps de « la dame en noir » dans l'écurie de Roger. *« J'ai également rencontré la dame qui habitait la maison après l'incarcération de Champenois. Elle était enceinte à l'époque et elle a eu peur de faire une fausse couche avec tout le remue-ménage dans la maison. Elle était choquée. M. Hardy m'a prêté des documents notamment des coupures de presse. Il a été très coopératif. Il m'a dit que si Champenois avait avoué, il aurait eu bien moins que ça. Jean Mergeai s'occupait aussi de réinsertion. Il ne m'a pas apporté beaucoup d'informations et s'est empressé de faire signer un papier comme quoi que je ne les utiliserais que dans le cadre de mon travail d'étudiante. Ils étaient tous assez bienveillants vis-à-vis de Champenois. J'ai téléphoné à l'épicière, mais elle a refusé de me rencontrer. Elle était encore trop choquée, elle ne voulait pas se remémorer tous ces pénibles événements. Pour les déplacements, il fallait chaque fois que je me fasse trimballer soit par mon père ou l'un de mes frères. J'ai essayé de faire mon*

commentaire devant le palais de justice d'Arlon mais il faisait tellement froid que j'ai dû abandonner l'idée et je l'ai fait devant la prison de Tournai. »

À propos de Mergeai, Hilda se rappelle une anecdote. *« Un jour, Champenois travaillait dans la cuisine de la prison d'Arlon quand Mergeai y est entré. Roger a levé son couteau pour le montrer à Mergeai mais avec un grand sourire. Une forme de clin d'œil. Il paraît aussi qu'à la prison Champenois était fort aimable. Il jouait même aux cartes avec un gardien. Un jour, celui-ci a oublié de fermer une porte. Champenois a surveillé la porte jusqu'au retour du gardien pour que celui-ci n'ait pas de problème avec ses supérieurs. »*

Un jour, profitant de la voiture, Champenois est conduit au Grand-duché pour aller chercher du tabac. Il propose à Hilda et à son père d'aller boire un verre dans un café luxembourgeois où il allait parfois jouer aux cartes. *« Il m'a dit : « Ne laissez pas tomber de pièce parce que vous ne les retrouverez pas ! » Effectivement, de larges interstices existaient entre les planches du plancher. Je me suis demandé aussi : est-ce que le patron est du genre radin ? Il avait un certain humour. Il lui fallait un certain temps pour se déridier. »*

Présentation du film

Hilda a présenté son film à ses professeurs. *« Nous étions deux à présenter un mémoire en vidéo. L'autre étudiant, Legrain, avait réalisé un court film sur le dictionnaire des Belges avec un bon matériel. J'étais assez fière parce que de nombreux étudiants étaient venus assister à la projection, car le sujet en intéressait plus d'un. Le jury était composé de journalistes français et de journalistes belges. Les Français trouvaient que je n'avais pas été assez loin tandis que les Belges estimaient le contraire, j'avais été trop loin dans ma recherche de la vérité. Pour ma part, je pensais être à la bonne limite. Ce qui est amusant à ajouter, c'est que l'assistant-vidéo (qui m'avait aidée pour*

le montage) prenait parti pour Champenois. Je lui ai rappelé qu'il y avait quand même eu un meurtre et une sauvage agression. Il m'a répondu que Roger avait des circonstances atténuantes. C'était un peu l'avis de la majorité des gens. Peut-être qu'au niveau de sa femme on a aussi noirci le tableau. En tout cas, ce n'était pas un méchant homme, mais il a fait ce qu'il a fait. »

Le film a été montré à Saint-Hubert car certains avaient l'idée de faire un film sur l'histoire de Champenois. Hilda l'a également montré aux amis, dans la famille... « J'ai montré à Champenois ce que cela donnait à l'aide d'un petit moniteur. En se voyant, il s'est exclamé : « Oh ! J'aurais dû avoir mes dents ! » C'est la preuve qu'il avait une certaine coquetterie. »

Voici quelques extraits de l'interview de Roger Champenois tirés de la cassette vidéo. Certains mots sont inaudibles car le document vidéo a pris de l'âge.

- Pendant que les gendarmes vous recherchaient, vous êtes venus près de votre maison ?

- Oui, un soir, je suis revenu.

- Il y avait des gendarmes.

- Non, non. Il n'y avait personne. Alors pour me rendre compte, j'ai tapé une brique dans la porte derrière la maison. Boum ! Quand la brique est arrivée dans la porte, il en est sorti 3 gendarmes dans le jardin, mais moi je n'étais pas dans le jardin, j'étais de l'autre côté de la route. Ils sont sortis en vitesse et n'ont rien vu. Puis moi, je suis reparti sur Etalle.

- Vous vous cachiez tout le temps. Et pour dormir comment faisiez-vous ?

- Dans des baraques de bêtes, dans des meules... je n'avais que cette solution.

- Personne ne vous a caché ?

- Non, personne.

- Personne ne vous a aidé ?

- Non.

- Quand les gendarmes m'ont vu pour la première fois, j'étais à Villers. Je suis monté pour aller à Etalle. Ils sont arrivés

à quatre, quatre gendarmes. Je me suis avancé dans le pré, ils ont avancé aussi. Ils m'ont donné l'ordre d'arrêter, je ne me suis pas arrêté. J'suis passé au-dessus de la haie. Ils venaient sur moi. Je suis monté sur un arbre. J'y suis resté depuis 7 heures jusqu'à 11 heures. Vers 11 heures, ils sont revenus avec du renfort. Finalement, un gendarme m'a vu. Ils m'ont dit de descendre. Un gendarme est monté m'a arraché par les pieds pour que je descende.

- Pourquoi vous avez avoué à ce moment-là ?

- Pour qu'elle aille au cimetière, qu'elle ait sa place comme tout le monde. La maison avait été revendue et tout... Ils allaient quand même une fois la retrouver.

- C'est pour qu'elle soit enterrée correctement comme tout le monde.

- Ouais, ouais...

- Et vous vous entendiez bien avec votre femme ?

- Durant des années, mais en dernier ça devenait quand même bête...

- Comment ça s'est passé en fait ?

- Ben, elle avait été à l'hôpital à Libramont. Puis, elle est revenue. J'ai été la chercher là. Puis, elle voulait le lendemain que je travaille. [...] J'ai été au pré, j'ai tiré les vaches, tiré le lait. Puis quand j'ai revenu, elle était tombée par terre avec le fusil. Elle était tombée en bas. Elle avait pris les escaliers trop court puis elle avait un coup dans la tête.

- Elle saignait ?

- Oui ! C'était la deuxième, la troisième fois qu'elle faisait la même histoire, maintenant, c'est fini. J'ai pris une cordelière de la tenture puis je l'ai attachée par la tête et je l'ai... [...] puis je l'ai portée, tirée, étouffée...

- Ça été dur ?

- Oui, ça été dur ! [...]

- Il faut du temps pour tuer quelqu'un ?

- Non, elle était déjà assommée... déjà assommée...

Collignon Joseph

APRES SA LIBERATION EN 1978, CHAMPENOIS A REJOINT BLEID ET PUIS MUSSY !

GUY COLLIN :



Guy Collin et son épouse

prochainement). Puis on allait chez lui ou à mon étang à Bleid : Là je tondais et lui se promenait... Et il est venu une paire de fois à la maison : pour manger un spaghetti ou boire un canon... Dans sa sapinière qui lui appartenait, disait-il, il vivait au milieu de son petit élevage composé de pigeons, lapins et poules qu'il plaçait dans des cages en hauteur pour que les renards ou autres prédateurs ne les tuent... »



« Quand sa mob fonctionnait, il allait jusque chez la Rita à Musson, sinon il allait aussi chez le Marcel à l'Etaule à Bleid, ou jusqu'à Mussy. Il avait sa caravane et son container situés entre Bleid et Mussy.

Il aimait bien boire un canon mais il s'endormait en fin de soirée que ce soit chez la Rita à Musson ou chez la Zizi. Et il emmenait son chien appelé « La Bêtise » dans une caisse sur le porte-bagages de sa mobylette... Ce fameux compagnon qui valut cette anecdote étonnante : « Une nuit, comme il dormait à côté de son chien, Roger entend que ça croquait ferme à côté de lui. Finalement, il se réveille pour constater que

Guy Collin, qui habite désormais à Ville-Houdlemont, le premier village français après Signeulx, a côtoyé Champenois durant ces années-là... deuxième en âge de la famille Collin bien connue -que ce soit au pays des Cabus ou dans le milieu du foot régional), fils du Léon Collin et de la « Dada » dans ce village aux nombreux sobriquets, le Guy, désormais à la retraite à 57 piges, est aussi un grand voyageur (il est allé au Cameroun, et dernièrement en Patagonie sur les traces d'Adrien de Gerlache)... On reparlera de tout cela dans un prochain Gletton...

« Quand le Roger -comme on dit en Gaume- est sorti de prison, il s'est installé dans une caravane à la sortie de Mussy, sur la route menant à Bleid, dans une sapinière au lieu-dit Derrière le Château » explique Guy Collin. « On s'est rencontrés chez la « Zizi » (NDLR : le bistrot de Mussy-la-Ville dont on vous reparlera aussi



le chien avait « bouffé » ses 2 dentiers !!! Il n'en a jamais remis un ! »

Des anecdotes, Guy peut en raconter des dizaines ...

« Une fois, il m'appelle car il avait tué un chevreuil et il l'avait mis dans un tonneau bleu... Ça puait, il y avait plusieurs jours qu'il était dedans. » Je lui dis : « Roger, je ne le prends pas, tu sens l'odeur ? » « Faisandé, c'est comme ça qu'il est le meilleur » m'a-t-il répondu mais je doute tout de même qu'il l'ait mangé!

J'avais des moutons et je lui dis : Roger, tu viendrais bien en tuer un ? Il en a désigné un : « Pas de problèmes, c'est celui-là le bon. » Il l'a saigné, découpé et on a constaté ... qu'il avait trois jeunes dans la panse ! » Nom di D'ju, Roger qué k 'tè fa !!!

Le caractère du Roger ?

Fort taiseux, il s'exprimait peu mais il n'avait aucune méchanceté... même quand il avait bu. Il restait gentil même s'il se lâchait un peu à ce moment-là... Il ne se vantait pas par rapport aux gendarmes et à... l'affaire. C'était un justicier logique qui a réglé ses comptes avec ceux qui racontaient des conneries sur son compte...

Mais les gens avaient quand même un peu peur de lui... On disait aux gosses : « Ne vous promenez pas dans les bois, Champenois y sera ! » Et quand des vaches n'avaient pas de lait, on disait : « Une vache sans lait, c'est Champenois qui l'a traité ! »

Et, dans sa caravane aux carreaux brisés, il disposait juste de 4-5 couvertures pour dormir. Mais il voulait à tout prix son autonomie qu'il a conservée jusqu'au moment de sa thrombose et de son départ au home à Spa... »

Bruno Bodeux



© Nicolas Borvy



MICHEL THIERY, le boucher de Mussy-la-Ville, a recueilli Champenois durant 10 ans...

Un « sacré varat d'Gaumais » aussi ce Michel Thiery, un fameux personnage de Mussy-la-Ville où il a tenu une boucherie désormais reprise par un de ses fils...

« On s'est rencontrés chez la Zizi explique d'emblée le Mussipolitain . Après sa sortie de prison, Roger a travaillé chez Matgen près des abattoirs à Arlon, puis à Tontelange et chez l'abbé Halbardier à Baranzy. Mais il ne s'y plaisait pas, il voulait sa liberté et ne se plaisait d'ailleurs nulle part...

Alors, il a eu sa caravane dans sa sapinière en allant sur Bleid. C'est comme cela qu'il a atterri au pays des Cabus... Jean-Guy Poncelet lui a démerdé ses papiers car avec ses peu d'années de travail à l'usine en France, il n'avait droit à quasi rien comme pension...

Il était donc au CPAS de Musson et il a eu sa pension à 65 ans. Il croyait qu'avec son argent, il pourrait retrouver sa liberté. Il partait alors avec l'un ou l'autre qui l'emmenait quand il recevait sa paie et c'était la tournée des grands -ducs... »

IL « BRICOLAIT » PLUS QU'IL NE TRAVAILLAIT....

En complément de l'aide du CPAS, il venait travailler chez nous mais c'était plus du bricolage qu'autre chose :il épluchait les échalotes et les oignons, il rentrait du bois, il soignait les chiens... Disons qu'il travaillait une heure par matinée... On l'avait plus pris par pitié et il est resté. Il déjeunait et dînait avec nous et ma femme Eliane lui préparait un souper pour prendre chez lui le soir. Il reprenait aussi des os pour ses chiens. Il a aussi reçu des habits de notre part ainsi que des voisins et chaque vendredi, il prenait une douche.

« Ce n'était pas évident parfois de l'y soumettre, explique Eliane « et ma mère lui lavait et raccommodait son linge... Pas évident non plus parce que avec toutes les bestioles à sa caravane, c'était vite sale ou déchiré... Et à Noël, il avait son cadeau comme tout le monde (une chemise...) : d'ailleurs les enfants l'aimaient bien... »

« Il aimait rouler et faire les tournées avec moi en voiture... » poursuit Michel Thiery . Ses 13 années de réclusion l'avaient marqué...

Il retournait à sa caravane ou ailleurs, c'est selon, vers 16-17h en hiver et vers 18-19h en été. Il retournait après qu'on ait bu un Orval ensemble et il me lançait : « A demain ! » Mais parfois, le lendemain matin, il ne voulait pas venir et se cachait (NDLR : c'est pourtant une petite sapinière !). Je criais après lui et finalement, il se décidait...

Mais ce varat de Champenois m'avait flanqué mes chasses en l'air ! Au moment de sa cavalcade, j'avais loué des chasses à Etalle et Chantemelle. Tout le gibier avait déserté vu le ramdam des gendarmes dans

les bois environnants... Et lors des tempêtes, alors que j'avais des chasses à Willancourt et Meix-le-Tige, je lui avais demandé de venir avec pour voir s'il y avait des dégâts. Mais il avait fallu que j'insiste car il était assez peureux quoiqu'on pense.... Et d'ailleurs, durant les tempêtes, les bouleaux s'étaient pliés sur sa caravane qui avait tenu bon !»

Des anecdotes ? « Une fois, après une chasse à Willancourt où il participait, pas de Roger au retour à 16h30 ! On s'inquiétait pour lui et on est partis à sa recherche, en criant dans les bois, en arpentant monts et vaux. Sans succès... on a donc décidé de rentrer à Mussy et, là, quelle ne fut pas notre surprise de le voir tranquillement assis au comptoir de la « Zizi » en train de siroter un Orval ! »

A sa caravane, il avait parfois 30000 francs (belges à l'époque). Un jour, je vois qu'à la sortie d'Ette on vendait un chalet en bois pour à peu près cette somme (j'avais même réussi à la faire diminuer !). On l'aurait mis à la place de sa caravane avec fondation et tout mais il n'a jamais prétendu... »

SON CARACTERE ? SES HABITUDES...

Il n'avait aucune initiative. Le « culto » qui avait un champ à côté de sa sapinière aurait facilement retourné un bout de champ pour lui mettre des patates ou autre chose mais il ne demandait rien. Il causait volontiers avec nous comme avec ...ses chiens ou ses poules !

Il aimait aller au bowling, il jouait d'ailleurs pas mal : pour lui, ce n'était pas plus loin d'aller chez le Marcel à Bleid que chez la Zizi à Mussy.

Il était très bien avec les enfants mais il m'a dit une fois : « Je n'ai de reconnaissance pour personne... » D'ailleurs, son plaisir était de gratter des billets de loterie : quand il gagnait, il offrait le billet à l'un ou l'autre mais jamais à moi « conte Eliane, la femme de Michel. « Pourtant, j'avais entière confiance

en lui : je lui aurais laissé la maison huit jours car il n'aurait rien volé ! »

Il n'était pas souvent malade. Pourtant, avec sa caravane qui était en plein vent et avec les vitres cassées ... mais c'était peut-être lui qui les avait cassées...par mégarde !

On disait bien aux gosses : « On va appeler le Champenois ! » mais il n'était pas du tout méchant même quand il buvait un petit coup, il s'endormait plutôt !

CHAMPENOIS, HOMME DES BOIS : UNE LEGENDE ?

Avec les tempêtes, j'ai remarqué qu'il n'était pas si sûr que cela. Et il coupait des sapins verts pour les mettre directement dans son feu, à la caravane. Donc, il ne connaissait pas tant que cela ses bois comme le prétendent certains même s'il s'y connaissait évidemment en champignons et élevait des bêtes.

Par contre, l'histoire de Servais, je ne sais pas l'admettre. Il y a trop d'invéraisemblances : il ne connaissait pas sa mère ni certains détails qu'il a enjolivés. Dans la BD, il y a beaucoup de choses inventées». Mais je ne veux pas polémiquer...

(NDLR : Une BD est une fiction et pas un récit historique, l'imagination du créateur, de l'artiste a toute liberté)

Bruno Bodeux



ROGER CHAMPENOIS À BLEID

Introduction rédigée par M. Jean-Pierre LIÉGEOIS

En 1986, Roger CHAMPENOIS, l'homme des bois qui avait défrayé la chronique judiciaire des années 60, s'installe dans une caravane située dans un petit bois à La Tuerie, sur le territoire de Mussy-la-Ville, en bordure d'un chemin agricole de Bleid. De l'avis de Frédéric Kiesel, Champenois est rentré vivant dans la légende gaumaise. Les Gaumais, chez qui il a toujours conservé un capital de sympathie, retrouvaient en lui la malice de Djean de Mady, le héros légendaire gaumais. Tel Astérix, il faisait face aux légions que le manque de réussite ne flattait pas. Il a élu domicile, poursuivait Frédéric Kiesel, face à un des plus beaux panoramas de toute la Gaume.

Il avait, en effet, face à lui, la vallée du Magenot, la Chicotresse et la troisième Cuesta de Gaume. Il a inspiré certains parmi nos meilleurs auteurs, tels que Jean-Claude WATRIN, qui a chanté « le tango de Champenois », ou Jean-Claude SERVAIS qui a romancé l'histoire de Champenois dans deux bandes dessinées intitulées « la hache et le fusil »

Accusé d'avoir tué sa femme, meurtrier qu'il n'a jamais reconnu, Roger Champenois fut condamné aux travaux à perpétuité en 1965. Lors d'un congé, excédé par le comportement de certaines personnes, il frappa une commerçante de Houdemont et, la croyant morte, ce qui heureusement n'était pas vrai, il s'enfuit dans les bois. La chasse à l'homme qui s'ensuivit dura plus de quinze jours. Les efforts de recherche de toute la gendarmerie de la province, des renforts venus de Charleroi, restèrent vains pendant plus de deux semaines. Il fut enfin retrouvé au faite d'un arbre sous lequel les gendarmes étaient passés et repassés sans le voir.

Libéré sous condition en 1978, il fut progressivement réinséré dans la société pour venir s'installer près de Bleid en 1986. Plusieurs personnes s'occupèrent de lui. Parmi elles, Jean-Guy PONCELET, plus tard président du CPAS de Virton, fut particulièrement efficace. Cet homme extraordinaire avait l'habitude de s'occuper, avec beaucoup de dévouement, de ses vieux voisins isolés et ne pouvait laisser quelqu'un dans le besoin.

Jean-Guy PONCELET de Bleid nous raconte ses souvenirs.

“J'ai connu Champenois, déjà avant l'affaire Champenois. Je l'avais rencontré un jour, avec un marchand de bois, chez mes parents à Harnoncourt, où on cultivait un peu.

Quand Champenois a eu ses problèmes, je me suis rappelé de lui. Lors de son procès d'assises, j'ai assisté au procès plusieurs fois à Arlon. Et un jour, en me trouvant ici à Bleid, je vois arriver un monsieur avec un vélomoteur. Je regarde à deux fois et je me dis : C'est Champenois ! Je l'accoste directement et lui dis comme ça : « Quelle nouvelle Roger ! ». Il m'a dit : « Ben, ça va ! Il m'a parlé de la pluie et du beau temps. On a parlé un peu ensemble. Il m'a dit qu'il habitait Tontelange mais qu'il avait un petit bosquet au dessus de Bleid et qu'il y revenait. Je me suis rendu compte qu'il y avait un abri et qu'il y séjournait plus longtemps depuis qu'il m'avait rencontré à plusieurs reprises. Il a été un certain temps travailler à La Lorraine. Il avait abandonné le boulot.”

Monsieur Berg, directeur de La Lorraine, avait appris que, personne étrangère, je connaissais bien Champenois et qu'on était plus ou moins amis. Il était venu me trouver en me disant que je l'incite à reprendre

le boulot. Et effectivement, il a repris le boulot. Un beau jour, il a quand même arrêté définitivement. Alors, il s'est trouvé sans ressources.

Il était toujours domicilié à Freylange

comme les handicapés de La Lorraine qui n'avaient pas de domicile et qui étaient logés là. Comme il avait abandonné son travail, il n'était plus domicilié à Freylange. Un beau jour, le garde champêtre de Musson me dit :



« Il faudrait bien que tu regardes un petit peu à Champenois ; il est sans domicile fixe ». Je lui en ai parlé. Je voulais le dépanner en l'inscrivant chez moi. Il m'a dit « Non, je ne veux pas rester ! » Alors, de là, on avait fait la connaissance de l'abbé Halbardier qui était curé de Baranzy, et on l'a domicilié à Baranzy.

“Entre temps, il travaillait à la boucherie Thiéry, à Mussy-la-Ville, et là, il était nourri et blanchi. C'était une situation pas normale. Il fallait le mettre en ordre avec sa mutuelle. J'ai été voir le président du CPAS de l'époque. Je lui en ai touché un mot et il m'a dit qu'on ne peut pas le laisser comme ça. Il avait quand même droit au minimex et je lui ai demandé : « On va lui donner cinq à six mille francs par mois – c'était en 1987- Du fait qu'il n'avait pas ses soixante ans, on ne pouvait pas lui demander une pension. Il avait travaillé auparavant à l'usine de Mont-Saint-Martin. En sortant de prison, il a travaillé chez Matgen à Arlon, puis quelques années à La Lorraine. Théoriquement il aurait eu plus, mais on avait fait ça avec le président de Musson pour qu'il continue à aller plus ou moins bricoler ou travailler chez monsieur Thiéry. Il avait assez avec ses cinq à six mille francs du fait qu'il était nourri et blanchi chez monsieur Thiéry. Alors, à soixante ans, on a commencé les démarches de demande de pension et il a touché une petite pension et une partie du minimex de Musson pour compléter le revenu garanti.

A l'âge de 65 ans, il a eu sa pension française et sa pension belge qui assuraient le revenu mensuel garanti. Alors, je suis resté en contact avec lui. Je n'étais pas le seul : on s'occupait de lui porter de l'eau. Certaines personnes de Mussy, de Signeulx ou des villages environnants connaissaient Champenois, venaient chez moi et m'apportaient des vêtements, des casseroles. Enfin, il n'était pas sans rien. Il a continué à faire son élevage de poules, de canards, de moutons, des oies. Des lapins, il

en a eu un moment jusqu'à une trentaine qui vivaient dans la nature, dans les ronces. Il les nourrissait, il prenait une casserole avec un morceau de bois ; il tapait dessus en disant : « Venez, les petits lapins, les petits lapins ! ». Ils sortaient des ronces pour venir manger. Quand j'étais là, il fallait que je me cache, autrement les petits lapins ne venaient pas.

Les dernières années, avec le poids des ans et ce qu'il avait souffert tout au long de sa vie, il a commencé à attraper quelques ennuis de santé ; il a été hospitalisé plusieurs fois à la clinique à Arlon pour un débouchage d'artère. On a essayé, avec Me Harvent de Musson, de lui faire comprendre que ce n'était plus une vie pour lui, surtout en hiver. Il disait toujours : pas maintenant, pas maintenant ! Mais sa santé continuait à se détériorer. Il devait prendre des médicaments régulièrement et, alors, comme il vivait dans les bois dans une caravane qui était humide, on lui avait fait une boîte pour ses médicaments : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche. Alors, je montais, je lui demandais s'il avait pris ses médicaments. Il me disait Oui. Je lui disais : Montre-moi la boîte : On était aussi bien le vendredi ; il avait pris le lundi, le mardi, mais ni le mercredi, ni le jeudi, ni le vendredi. Ça fait que ça ne pouvait pas durer. Et puis, l'hiver 2002-2003, il est allé au magasin à Mussy, et il a eu un malaise. La dame a appelé les pompiers et l'ambulance. Il n'a pas voulu monter dedans. Il a dit : « Pas question ! ».

La dame m'a prévenu. Je suis allé voir ce qui se passait. Là-dessus, je suis allé voir le service social de Musson qui n'était au courant de rien. Il faut dire qu'il était assez téméraire et quand, par exemple, j'ai négocié avec Me Harvent pour ses papiers ou quoi que ce soit, il restait dans le couloir, moi, je devais discuter avec Me Harvent, sortir dans le couloir, négocier avec lui, rentrer voir Me Harvent. Un jour qu'il pleuvait, le long de la grand-route, il y avait eu de l'orage, Me



*Enterrement de Roger.
Mussy, le 28 mai 2005*

Harvent s'était arrêtée pour le faire monter. Il a répondu à Me Harvent : « j'ai des jambes pour marcher ! »

Je suis allé voir le service social qui m'a accompagné. On est allé voir sur place. Effectivement, il était dans sa caravane, sans feu, sans rien. Et cet hiver là, il avait gelé jusqu'à moins dix, moins quinze. C'est une assistante sociale qui est parvenue à dialoguer avec lui. Moi, j'ai essayé, mais il n'y avait rien à faire. Il était assez têtu. Elle est parvenue à lui donner le bras et à l'emmener avec moi. Il est parti. Il est monté dans la voiture."

Et, de là, on l'a conduit à Musson et on s'est mis en rapport avec Le Soleil du Cœur à Gomery qui l'a hébergé tout l'hiver. Et, avec Me Harvent, on a trouvé la maison de repos à Sart-lez-Spa. C'est une maison de repos qui était située à la sortie du village la première fois que je m'y suis rendu, je me suis trompé plusieurs fois, et il est resté là jusqu'à sa mort.

Là, il était vraiment à son article, parce

que, placé dans un home de la région, il y aurait eu des gars qui seraient venus l'embarquer pour aller boire avec lui et ça n'aurait pas été tout seul. Là, on l'avait mis dans une maison qui était dans les bois, une ancienne maison transformée en gîte et, là, autour de la maison, il y avait quatre à cinq hectares de bois, même un étang. Il était vraiment à son article. C'est ce qu'il recherchait. Il n'était pas l'homme des bois pour rien. Et je dois dire, je lui ai rendu visite, c'était le choucou de la maison, le choucou de la directrice. Il passait des heures dans le bureau de la directrice. Il avait hérité d'un petit chien d'une pensionnaire qui était décédée. Il avait adopté ce petit chien. Quand je suis allé, il m'a dit : « Jean-Guy, j'ai un petit chien ; il s'appelle Youpi ! ».

Et sa santé s'est détériorée. Un beau jour, Me Harvent m'a prévenu que monsieur Champenois était rentré à l'hôpital et qu'il n'y avait pas grand espoir. Un jour, on m'a téléphoné : monsieur Champenois est décédé ! M. Heyard, le président en titre, a insisté pour qu'il revienne : il avait demandé d'être incinéré et que la dispersion

des cendres ait lieu à Mussy-la-Ville, au cimetière où il voulait être enterré.

Il est parti ! On ne saura jamais le fin mot ! Il s'est confié à moi plusieurs fois. J'étais un intime et il m'a raconté certaines choses. Il est parti ! Cela ne sert plus à rien de revenir là-dessus. Les journalistes, La Meuse, étaient là. Ils ont voulu m'interviewer à la sortie du cimetière. Je leur ai dit que ce n'était pas le jour et pas le moment, et je suis parti !

Un jour, il avait nettoyé son petit bois, et je lui avais dit de faire attention et de ne pas foutre le feu. « Non, non, non, ne vous tracassez pas ! » A dix heures du matin, qu'est ce que je vois, des grandes flammes ! Je me suis dit : Qu'est-ce qu'il a encore fait ? J'arrive là bas. C'était trop tard. La caravane était en feu. Est-il dedans ou n'est-il pas dedans ? On a quand même commencé à paniquer. Les pompiers sont arrivés. Et lui est arrivé sortant d'un champ ou d'un bois. « Qu'est ce qui se passe ? Mon chien ! mon chien ! ». Il voulait rentrer. Il était parti ; il y avait eu le feu à la caravane. La caravane était brûlée et le chien était mort. Ce jour là, ce devait être un vendredi, et le lendemain, avec un copain, on a récupéré une caravane résidentielle et on l'a logé dedans : un cultivateur de Saint-Remy avait eu le feu et avait habité cette caravane résidentielle en attendant la réparation de son bâtiment.

Alors, le dimanche, des gens de Bellefontaine, de Sainte-Marie, de Longwy, venaient lui apporter des couvertures, des vêtements. Il y avait des kilomètres de voitures. Ca, c'était l'époque Champenois !

Il y avait quand même des gens de Mussy, de Bleid, des alentours, de Halanzy, de Musson, qui étaient habitués de rencontrer Champenois. Champenois n'était pas avare de prendre discussion avec quelques uns, mais avec qui il avait confiance. Mais il était resté un peu méfiant, sa vie avait été tellement bouleversée !

"Il connaissait la nature, que ce soit

les oiseaux, les champignons, les sangliers, les chevreuils. Je discutais souvent avec lui. Parfois, quand il voyait que j'hésitais, que je ne le croyais pas, il le voyait, il s'en rendait compte, il continuait quand même. Un jour, il me dit, il me parlait de bêtes dans les bois ; il voyait que je n'étais pas tout à fait en confiance : « Vous avez déjà vu un vétérinaire dans les bois, vous ? » Il voulait dire que dans la nature, on trie directement. Il n'y a pas de déchet !

Un jour, il me raconte que, la nuit, dans le chemin, il avait entendu une voiture arriver, phares éteints. Il avait tiré un coup de fusil. La voiture était repartie feux éteints, puis ils ont rallumé les feux et sont montés vers Gomery. A quatre heures du matin, la voiture est revenue. Monsieur Poncé avait de petits taurillons à côté. Est-ce que c'étaient des gens qui venaient voler un taurillon pour avoir la viande ? Il a tiré un deuxième coup de feu et ils ne sont jamais revenus. J'en avais parlé à monsieur Poncé. Il est allé porter un casier de bière pour le récompenser. Il était content !

Et, quand je suis allé le voir à Sart-lez-Spa, il m'avait reparlé de Georges Poncé et de monsieur Eppe de Mussy, les cultivateurs qui avaient été très gentils avec lui. Toute la famille était à la messe d'enterrement.

On en reparle encore souvent. Le chemin où on va promener lors des marches, on l'appelle « par chez Champenois »

Il y a des gens qui se sont servi de lui, et qui l'ont laissé tomber, que ce soit des journalistes ou d'autres. Certains ont abusé de lui ! »

Jean-Pierre Liégeois

ROGER CHAMPENDOIS À LA MAISON « SOLEIL DU CŒUR » DE GOMERY

D'après les témoignages de l'abbé
Dagonnier, Sonia, Vincent



*Roger le 05/12/2001, tout beau, tout propre.
Seule sa casquette n'a jamais été lavée ...*

« Alors qu'il était sorti de prison, Roger vivait accompagné de son chien dans une caravane dans les bois à Mussy-la-Ville. Retiré de tout, il vivait en autarcie. Ne sachant

ni lire ni écrire et que son argent disparaissait au gré des copains qui lui rendaient visite, son meilleur ami, Jean-Guy Poncelet de Bleid le prit en charge. (Voir article précédent...)

Afin de faire entrer Roger en maison de repos, il fallait qu'il puisse se suffire à lui-même en vivant en communauté, ce qu'il n'avait jamais appris du fait qu'il vivait la majeure partie de ses journées dans les bois. Roger entra donc à la maison « Soleil du Cœur » à Gomery, dite « la Maison Rose » (reconnaissable à la couleur de la façade). C'était le 9 novembre 2001. Cette maison d'accueil est exclusivement réservée aux hommes en difficultés pour un court et moyen séjour.

Ce ne fut pas sans maux, que Roger dut s'habituer à ce nouveau mode de vie, de relations avec les gens de la maison, et d'un savoir-vivre qu'il ne connaissait nullement, surtout au point de vue de l'hygiène corporelle. Au début, il était tout perdu. Il se repérait aux affichettes

de couleurs décorées sur le thème de la nature et de la forêt mises sur les portes, pour rejoindre sa chambre. Et sur la porte de sa chambre était dessiné un chien, lui indiquant qu'il allait rejoindre celui-ci. Mais peine perdue pour lui et ce fut très dur de sentir que son chien était resté dans sa caravane.

Il en était fortement peiné. Tant et si bien qu'un jour, ne le voyant pas venir dîner, nous avons eu beau chercher après lui, pas de Roger. Sans perdre notre sang-froid, on pensait bien où il était. Comme de fait, après avoir parcouru quatre bons kilomètres nous l'avons retrouvé dans sa caravane auprès de son chien, pleurant amèrement... Il avait demandé au voisin d'en face (un ancien ardoisier, le Louis, de l'y conduire) parce qu'il n'aurait jamais su parcourir une telle distance avec son problème aux jambes.

Sur le plan relationnel, il était très taiseux avec les pensionnaires de la maison. Toutefois, et cela lui arrivait souvent, quand il entamait la discussion sur un sujet ou l'autre, tout le monde l'écoutait. Tous, nous restions en admiration au travers de ses propos. Il était intarissable sur tout ce qui touchait à la nature, les champignons, les animaux et à la chasse en particulier. Sans avoir peur de le dire, Roger était une vraie encyclopédie, avec une super connaissance scientifique. A tel point que le colonel Huytebroeck, un ami du centre, voulu l'inviter pour une opération survie !

Lors de la visite de Monseigneur Léonard ici au centre, celui-ci n'en avait que pour Roger. Lors du repas pris en commun, un silence pesant s'installa. Sur un ton des plus naturels, Roger lui glissa délicatement dans le creux de l'oreille : « *Dites Monsieur le curé, quand le Bon Dieu a créé la femme, il aurait mieux fait d'inventer une autre espèce de singe* ». Imaginez dès lors, la réaction de Monseigneur... Il ne lui adressa plus la parole jusqu'à la fin du repas !

En retour, les pensionnaires le respectaient vu qu'il était le plus âgé de la maison. Et à tout qui voulait l'entendre, il ne se lassait pas de raconter « son histoire » et les faits vécus et endurés durant tout le procès, tout en restant très humble. Ce qu'il nous racontait, c'était vraiment du vécu, surtout avec ce qui s'est passé avec son

épouse. Il ne reparlait jamais de cette histoire sauf si on l'interrogeait directement.

Il reconnaissait qu'il s'était fait « rouler » par cette châtelaine. Et d'évoquer : « *Un jour, alors que je rentrais d'aller dire bonjour à ma maman, elle m'attendait sur le palier des escaliers d'en haut avec un fusil de chasse. Je me suis dit que je pouvais l'avoir. Ni une ni deux, je me suis jeté sur elle voulant saisir le fusil et la désarmer. C'est à ce moment qu'elle dégringola les escaliers. Elle se retrouva en bas de ceux-ci, le crâne fracassé. Je savais très bien que si je racontais cet accident aux gendarmes, ils ne me croiraient pas. Alors, je l'ai enterré sous la dalle* ». On retrouve cette même version dans les dires de Roger, alors qu'il s'était confié à feu l'abbé Halbardier de Baranzay qui l'avait recueilli quelques jours au presbytère, et également à Jean-Claude Servais qui la retranscrit dans une de ces bandes dessinées « La hache et le fusil ».

Si on ne questionnait pas Roger, il ne nous disait rien. C'était quelqu'un qui ne parlait pas facilement et qui n'aimait pas s'étendre sur ce qui ne le regardait pas. En parlant de son séjour en prison, il nous disait souvent : « *J'ai payé...* », comme pour nous faire comprendre que c'était du passé et qu'une page était définitivement tournée.

Il ne restait pas renfermé sur lui même, privilégiant les promenades au grand air surtout dans les bois à la cueillette des champignons qu'il aimait tant nous ramener pour faire une petite fricassée. Il aimait beaucoup le contact avec les villageois qu'il rencontrait, avec qui il taillait une bavette et qui n'hésitaient pas à lui donner à manger (alors qu'il mangeait au centre). Et tout gentiment, il rentrait pour le repas du soir.

Roger a eu difficile de s'adapter aux habitudes du centre, lui qui avait toujours vécu au grand air en se nourrissant de ce qu'il trouvait dans les bois afin de survivre. La fenêtre et la porte de sa chambre étaient

toujours grandes ouvertes. Il dormait sans chauffage. Mais au fil des jours il prit le pli, devenant plus raisonnable, d'accepter les règles d'un certain bien-vivre et bien être.

Voyant que ses conditions de vie s'amélioreraient, on lui proposa d'entrer en maison de retraite afin de terminer sa vie dans des conditions dignes d'un homme de son âge. On le dirigea donc vers « La ferme Rose » à Sart-lez-Spa, maison de repos disposant d'un vaste parc animalier. C'est tout à fait ce qu'il lui convenait, du fait qu'il pouvait revivre dans les bois et comme auparavant, sortir au grand air tout en se retrouvant dans son milieu naturel.

Il accepta non sans mal cette proposition de nous quitter. C'était le 29 mars 2002. Pour notre part, nous avons eu la larme à l'œil et un certain pincement au cœur, en prenant pour lui cette sage décision.

Le personnel et les pensionnaires du centre étaient habitués à Roger, ce personnage typique, ce poète, cet homme des bois, cet écolo avant l'heure que tout le monde aimait bien. Il était serviable avec tous et une certaine confiance réciproque s'était installée.

Nous garderons de Roger, de nombreux souvenirs et de chaleureux moments passé avec lui, une photo de lui, bien sûr, mais aussi une griffe apposée en guise de signature à la page de garde d'une bande dessinée « La hache et le fusil » réalisée par Jean-Claude Servais que nous gardons bien précieusement en souvenir de son passage chez nous ».

... ET SA FIN DE VIE À
« LA FERME ROSE »
À SART-LEZ-SPA,
PAR MME HORLAIT.

“ Roger est entré à la maison de repos souffrant d'une désorientation spatiale

temporelle. Mais il a toujours été très content d'être chez nous vu que la maison de repos se situe au cœur des Fagnes dans une propriété de 3 hectares. Il était évidemment très souvent dehors accompagnant le jardinier dans ses moindres mouvements. A ma connaissance, il n'a pas eu beaucoup de visites pendant son séjour sauf celles de M. Poncelet de Bleid. Ils se connaissaient très bien.

Il ne parlait pas du passé et vivait l'instant présent, participant toujours aux activités de la maison de repos, balades, visites, ergothérapie... La seule chose dont il parlait, c'était la nature et les animaux. Le jardinier m'a souvent rapporté qu'il connaissait merveilleusement bien notre nature. Tous les autres pensionnaires l'aimaient bien et lui de même. Il était très respectueux avec tout le personnel.

Il nous a quitté calmement. Espérons pour notre Roger, que son dernier voyage ait été le plus beau ...”.

Roger Marcel CHAMPENOIS, fils d'Auguste CHAMPENOIS et d'Augustine Maria (dite Augusta) LAMBERT, était né à Buzenol le 15 janvier 1929.

Il est décédé en clinique à Verviers, rue du Parc 29, le 25 mai 2005 à l'âge de 76 ans. Accompagné de quelques amis fidèles et selon ses dernières volontés, il a été incinéré. Ses cendres ont été répandues au gré du vent sur la pelouse de dispersion dans le cimetière de Mussy-la-Ville, commune de Musson. Car Roger avait dit : « *Je ne veux pas être mangé par des vers de terre...* ».

Michel DEMOULIN

ROGER CHAMPENOIS, VU PAR LES ÉLÈVES DE L'ARNO DE VIRTON.

Rencontre de Me Leslie BOUILLON

« Je suis actuellement élève en troisième année, section français, à la Haute Ecole Robert Schuman de Virton et finalise actuellement mon mémoire de fin d'études portant sur : « L'affaire Roger CHAMPENOIS ».

Durant mes stages, j'ai eu l'occasion de passer trois semaines avec les soixante élèves des classes de 3^{ème} général de Me Dorothée Jourdan à l'ARNO (Athénée Royale Nestor Outer) de Virton.

Je leur ai ainsi proposé dans le cadre des leçons de français de se pencher sur la vie de Roger Champenois, personnage régional qui a défrayé la chronique judiciaire en son temps suite à la disparition de son épouse Elisabeth Danniau.

Dans un premier temps, ce nom ne leur disait rien bien que, certains en avaient déjà entendu parler dans leur famille. C'est sur base de coupures de presse de l'époque et sur une lecture et un décorticage de la première partie de la B.D. « La Hache et le Fusil » de Jean-Claude Servais qu'ils ont pris connaissance des faits. Ce fut un travail de longue haleine, vacances de Toussaint comprises, en fonction des travaux à réaliser, que nous avons partagé.

Sur le plan pédagogique, les élèves et moi-même, avons vécu une expérience passionnante de découvertes et de créativité au travers des différentes adaptations de cette affaire. Ils ont également reçu la visite de Marie-Eve Micha (metteuse en scène de l'opéra folk : « Champenois, l'homme des bois » du groupe Folkambiance). Celle-ci les a initiés au théâtre : échange d'idées, échauffement, jeux de rôle,...

Grâce à toutes les informations recueillies, les élèves ont réalisé une ligne du temps de la vie de Champenois.

Ensuite, par groupes de deux, les élèves créèrent leur propre adaptation de l'histoire. Ils le réalisèrent sous formes diverses : poème en rimes, journal intime, chanson, dessin,

fable, voire même un journal télévisé !

Il va sans dire, que je ne pouvais pas en rester là avec ces travaux qui ont une grande valeur de créativité pour ces élèves de 14 ans. Le résultat est vraiment surprenant et je l'avoue, vraiment inattendu. En accord avec leur professeur et la direction de l'ARNO, un journal va être rédigé sous le titre : « Edition spéciale pour les 45 ans de l'affaire Champenois » réunissant la plupart des travaux des élèves ainsi que des articles de presse qu'ils ont réalisés. Ceux-ci seront exposés en février en la galerie du SI de Virton avec bien sûr, la sortie du journal. »

Michel DEMOULIN

Texte choisi de Manon Lenoir et de Marécaux Madison, sur fond de la fable de La Fontaine :

« Le Corbeau et le renard ».
Maître Champenois, sur un chêne perché,
Tenait en sa main une hache.
Maître Elisabeth, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du bûcheron.
Que vous êtes jeune ! que vous me semblez
fort !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre mariage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois ».
A ces mots, Champenois ne se sent pas de
joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre grand ses bras, se laisse tomber de
l'arbre.
La dame en noir s'en saisit, et dit : « Mon
bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un bûcheron, sans
doute ».
Le jeune homme, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait
plus.

CHAMPENOIS DES BOIS

Une vieille châtelaine
Maîtresse d'un vaste domaine,
S'éprit
Et mal lui en prit,
De l'Homme des Bois
Appelé « Champenois »

Le temps passa
L'amour fuya...

Et dans cette jolie Gaume,
Sous un p'tit toit de chaume,
Un drame se nouait
Et tout le monde en parlait...

Champenois tua !
De par les bois...
S'en alla.

Assassin, malin
Le « Vilain » coquin

Dans un arbre perché
Il put observer
Et rire à gorge déployée...

Mais à la fin,
Ses efforts demeurèrent vains.

Arrêté, emprisonné,
L'homme fut jugé...
Sans dire la vérité

Des restes humains,
On en retrouva point...
Donnés au chien ?



H.H.
05/10/03

Texte de Bouvy Thimothée et de Bréda Cyprien

LE VERDICT DE LA PEUR.

LE PROCÈS DE CHAMPENOIS DEVIENT LIVRE, ENTRE RÉALITÉ ET FICTION

Avant ce Gletton spécial, Roger Champenois a été à la source de nombreuses réalisations. Il y a eu le « Tango de Champenois » de Jean-Claude Watrin, la B.D de Jean-Claude Servais, puis l'opéra-folk de Folkambiance. Mais le premier document publié après « l'affaire » est sorti de la plume d'Albin Georges, sous le titre « Le verdict de la peur ». C'était en 1967.



Albin Georges, de Vaux-Chavanne (Manhay) a depuis lors publié trois volumineux romans, qui n'ont plus rien à voir avec Champenois, sous le nom d'Albin-Georges Terrien. Dont « La Glèbe » a été tirée à près de 8.000 exemplaires.

Un ouvrage qui retrace la vie d'une famille d'agriculteurs ardennais dans les années 80. Dans le monde de la littérature régionale, pareil tirage est un véritable phénomène de librairie, le mot n'est pas trop fort.

Mais revenons au « Verdict de la peur ». Il faut retourner bien des années en arrière, juste après le procès d'assises qui a débuté à Arlon en octobre 1965. Ce livre est né d'un peu nulle part. Albin Georges n'est pas gaumais, mais natif d'Engreux (Houffalize). Durant le procès d'assises, il était candidat officier de réserve et avait été rappelé pour une formation à la caserne Callemeyn à Arlon. « Je partageais la chambre d'un Verviétois, se souvient-il. Il m'avait demandé si je ne voulais pas l'accompagner au procès, qui l'intéressait. Nous avions des cours à 8h jusque 11h – 11h30 et de 13h à 17h. Autant

dire que cela prenait une bonne partie de la journée. Mais dès les cours finis, nous filions au palais de justice. Je complétais mes informations avec tous les journaux que j'achetais chaque jour. A priori, le procès ne m'intéressait guère, mais j'ai rapidement pris goût à l'affaire et assez rapidement, j'ai eu l'idée d'en faire un livre. »

La forme de l'ouvrage est assez surprenante, puisqu'Albin Georges a choisi de le rédiger sous la forme d'une pièce de théâtre en cinq actes. Avec trois actes basés sur la réalité de la cour d'assises et deux actes imaginaires, dont le récit des jurés qui se retrouvent dans un café... Drôle de choix pour un procès d'assises, il faut en convenir. Avec, en clôture, de nombreux extraits de tous les journaux de l'époque. Un choix peu évident pour le lecteur qui balance entre réalité et fiction...

« Il est clair que si c'était à refaire, je l'aurais écrit autrement, nous confie aujourd'hui Albin Georges. Je raconterais l'histoire de Champenois, de l'homme, et pas seulement celle de la cour d'assises. »

L'auteur a aussi pris parti pour Roger Champenois. « Parce que sa femme, comme me l'ont dit des gens d'Houdemont à l'époque, était méchante envers lui. Et puis, au procès, les gens y venaient comme au spectacle. Ils y rigolaient, ils y passaient du bon temps, et j'ai pris Champenois en pitié. D'autant plus que c'était un crime sans cadavre... »

Le cadavre, c'est seulement en décembre 1977 qu'on l'a retrouvé, suite aux aveux de Champenois, après sa libération conditionnelle.

Albin Georges, en 1967, avait édité à compte d'auteur son ouvrage, à un millier d'exemplaires, chez l'imprimeur Petitpas à Bomal. Edition épuisée. En 1981, il décide

de le rééditer, à 3.000 exemplaires. « *C'était surestimé*, dit-il aujourd'hui. *Il m'en reste un paquet.* » Un livre identique au premier tirage, mais avec une préface différente. Fatalement... Il y explique les aveux de Champenois, ce qui change tout. Mais l'auteur reste très favorable à l'homme des bois. Et ses mots sont très durs envers ses délateurs. « *Un matin de septembre, il s'en fut dans une épicerie à Bleid, peut-on lire, où il acheta et paya des victuailles. Il était à peine sorti que l'épicière se précipitait sur son téléphone pour avvertir la gendarmerie. Aussitôt, c'est la ruée des forces de l'ordre, c'était la chasse à l'homme, c'était à qui attraperait le « lapin », c'était la curée dans tout ce qu'elle a d'écoeurant. Dame ! Toute publicité est si bonne pour flatter la vanité, la gloriole de ceux dont la vie se résume en un interminable cheminement dans la médiocrité.* »

Albin Georges a été retrouver Champenois, lorsqu'il a été libéré. C'était dans une ferme près de Martelange, où il avait été accueilli. Champenois lui a raconté les circonstances de ses aveux. Il avait été incarcéré à St-Gilles, puis après sa seconde cavale, en 1977, il avait souhaité revenir dans sa région. Il fut donc incarcéré à Arlon, où il était réfecteur. Il avait donc une certaine liberté, n'étant pas en permanence dans sa cellule. « *Un jour, raconta Champenois à Albin Georges, le directeur de la prison me dit qu'il avait une bonne nouvelle, que j'allais être libéré. Mais je n'en avais pas envie. J'ai alors dit au directeur que j'étais responsable de la mort de mon épouse, et qu'ils pourraient retrouver le cadavre dans le sol de la ferme de Houdemont.* »

Ce qui fut fait. « *Cela ne m'arrangeait pas*, explique Albin Georges, *car tout mon livre reposait sur ce meurtre sans cadavre...* » A noter que Jean-Claude Watrin dut à l'époque changer aussi le dernier couplet de sa chanson, suite aux aveux... « *Je lui ai dit que c'était dommage d'avoir avoué* », dit

Albin Georges, qui continue. « *Bien des gens ont fait le même commentaire, m'a alors expliqué Champenois. J'aurais dû laisser le mystère, mais je ne voulais pas sortir de prison...* »

Albin Georges est resté un après-midi dans cette ferme, à discuter. « *Champenois avait l'intelligence de la nature, qu'il avait observé longuement. Il m'a expliqué comment fonctionnaient les fouines par exemple. Il m'a aussi expliqué comment il faisait lors de sa cavale pour ne pas se faire repérer en traversant les chemins forestiers, potentiellement surveillés par gendarmes et militaires. Il lançait une petite branche, tout en restant caché. S'il n'y avait pas de mouvement, alors il traversait le chemin.* » Une ruse de forestier...

Et Albin Georges de poursuivre : « *Quant à la mort d'Elisabeth Danniaux, Champenois m'a expliqué ce jour-là : Elle avait été opérée des pieds. Le médecin m'avait dit qu'elle devait rester alitée quelques jours. Elle souhaitait rester à l'étage, dans sa chambre. Si tu ne veux pas chaque fois monter à l'étage, mets-la dans une pièce au rez-de-chaussée, avait poursuivi le médecin. Mais Champenois avait préféré qu'elle reste à l'étage. Cela arrangeait sans doute aussi son épouse, car Champenois m'expliqua qu'elle gardait toujours son fusil de chasse près de sa table de nuit. Un jour, elle lui avait dit. Les bêtes sont sorties, il faut les rentrer. Champenois avait quelques vaches. Quand il est revenu, la porte était fermée à clé. Il s'est assis sur le banc devant la maison et a attendu deux heures dehors. Elle aurait crié par la fenêtre : si ça ne te va pas, c'est pareil, en mettant Champenois en joue. Champenois savait que cela se terminerai mal un jour.* »

Jean-Luc Bodeux

Pour commander le livre, contact chez
l'auteur : 086- 45.53.55

MICHELLE ET CHAMPENOIS

**« Tout Champenois est avec moi,
dans ma chambre à coucher ! ».**

C'est par cette phrase choc, mais surtout pleine d'humour, que débute l'entretien avec Michelle Briquet. Souvenez-vous, Michelle est la comédienne qui interprète la mère de Champenois dans l'Opéra Folk « Champenois, l'homme des bois » créé par le groupe arlonais Folkambiance, sujet présenté dans le Gletton 396 de mars 2009. Par cette boutade, Michelle explique qu'une caisse en osier, contenant toute une série d'articles de presse, journaux et autres documents concernant Roger Champenois, trône sur une étagère de la chambre à coucher.

Michelle est en effet passionnée par l'histoire de Champenois qui semble la poursuivre depuis très longtemps. Ses premiers souvenirs remontent à l'époque où, gamine, elle était effrayée par ses frères qui prenaient un malin plaisir à lui faire peur en prétendant que si elle s'éloignait de la maison, elle serait attrapée par Champenois ! La suite est heureusement moins effrayante : en 1975, elle s'installe à Villers-sur-Semois, pas très loin de l'endroit où Champenois est enfin capturé ; très régulièrement, elle évoque « l'affaire » sur le pas de la porte

avec les voisins, le René ou la Josette ; elle le rencontre « en vrai », dans le cadre du boulot de son mari, Francis Stilmant, lorsque Roger débarde au bois avec Pol Jaspard de Houdemont.

En 2006, elle effectue un gros travail de recherche et rassemble de la documentation pour l'écriture d'un conte sur Champenois pour la troupe de théâtre-action le Grand Asile. Le spectacle, intitulé « Garoloup », est un mélange de trois histoires, un conte italien et deux histoires vécues, dont celle de Champenois. Les comédiennes de ce spectacle, Michelle, Marie-Eve Micha et Séverine Schmit, entremêlent les trois histoires. En voici des extraits concernant principalement Champenois.

Garoloup

B : Champenois travaille tard les soirs de pleine lune.

M : Champenois ?

B : Roger Champenois.

M : Ah, l'Homme des Bois. Celui qui... (...)

B : Champenois sent la rage monter en lui. Une rage enfouie et silencieuse.

Elisabeth, sa femme, exige qu'il aille travailler à l'usine, lui, l'homme des bois. Souvent, il rentre tard de l'usine. Passe par les bois...ou par le bistrot.

Plus d'une fois, la porte est close. Sa femme l'a verrouillée.

Il se couche sur le seuil avec le chien. (...)

B : Le Champenois, c'était dans les années '60, c'était hier, c'était ici : Sainte Marie, Anlier, Mortinsart, Houdemont, Buzenol, Rossignol. (...)

B : Ce jour-là, Elisabeth l'attend en haut de l'escalier.

Dans les mains, un fusil. Elle le menace.

Une fois de plus, une fois de trop ? Elle l'insulte.

Une fois de plus, une fois de trop ? Elle l'injurie.

Une fois de plus, une fois de trop ?



Les trois actrices de Garoloup, de gauche à droite, Michelle, Severine et Marie-Eve



Lui, au bas de l'escalier, muet. Comme d'habitude.

Elle veut descendre. Elle glisse. Elle tombe. Sa tête cogne sur les marches. Elle crie. Il la tue.

S et M : Il la tue ! ?

B : Quand on est faible, ignorant, méprisé, dominé ; qui sait ce qu'on est capable de faire. (...)

B : Champenois se retrouve seul. La solitude il connaît. Il s'y sent bien. La mort d'Elisabeth le rend-elle plus libre ?

Il vend le bétail. Il retourne dans les bois. Comme si de rien n'était, il reprend sa vie de bûcheron. (...)

B : Je me souviens, quand j'étais petit, pour m'interdire de sortir, on me menaçait du loup-garou. Mes frères me disaient : « Si tu t'éloignes de la maison, le Champenois te prendra ! »

M : « Promenons-nous dans les bois, tant qu'il le Champenois n'y est pas. Si le loup y est, il te mangera ». (...)

B : Champenois semble apaisé.

Au village, une rumeur naît.

Il hurle, du hurlement du loup.

Elle n'a pas ouvert.

« Champenois a tué sa femme »

La rumeur enfle.

« Champenois a tué sa femme et l'a donnée aux chiens »

La rumeur éclate.

« Le matin du crime, il a acheté de la chaux vive »

On l'arrête. On l'emprisonne. Pas de preuves.

On le libère. (...)

B : Le Champenois s'installe dans les bois. Il fuit la rumeur. La rumeur le suit.

M : L'épicière.

S : L'épicière ?

M : L'épicière.

S : Ah, l'épicière.

B : L'épicière. C'est elle qui a commencé. Elle le désigne. Elle l'accuse.

Alors, Champenois, avec son ami...

M : Darge.

S : Darge ?

M : Darge.

S : Ah, Darge.

B : Le Darge. C'est décidé, ils vont lui régler son compte. (...)

B : Des cagoules. Ils sont prêts.

C'est la nuit. S'introduisent dans l'épicerie, remplissent leurs sacs de provisions. Montent à l'étage. Dans une chambre, deux fillettes. Ils les frappent.

Dans une autre chambre, l'épicière, il la frappe à coups de hache.

Dans une troisième chambre, une jeune fille, ils la prennent en otage. Ils s'enfuient dans les bois.

Est-ce ainsi qu'on devient un homme ? (...)

B : Le destin du Champenois appartient désormais à la presse et aux tribunaux. La légende est en marche. (...)

B : Pour le Champenois ; un hélicoptère, deux escadrons de gendarmerie, trois compagnies d'infanteries mobiles. C'est l'hallali. (...)

B : Champenois se réfugie dans les arbres. Pendant dix-sept jours, il nargue les forces de l'ordre.

Un gendarme l'aperçoit, il se rend. (...)

B : L'histoire de loup-garou Champenois appartient maintenant aux faits divers. (...) En 1965, Champenois est condamné à l'emprisonnement à perpétuité.

M : Pour justifier l'inacceptable, on a besoin de loups-garous.

S : Pour masquer la vérité, on a besoin de loups-garous.

B : Pour provoquer la peur, on a besoin de loups-garous.

M : Artistes, nègres, femmes

S : Musulmans, homosexuels, tziganes

B : Juifs, pauvres, réfugiés

M : Arabes, communistes, sandinistes

S : Jeunes, sans-papiers, séropositifs

B : Drogués, marginaux, rebelles

S : Combien de crimes met-on sur le dos des loups-garous qui ne sont que le fait des hommes ?

L'histoire ne s'arrête pas là puisqu'en 2008, Michelle participe à la belle aventure de l'Opéra Folk « Champenois, l'homme des bois » avec le groupe Folkambiance. Elle y interprète la mère de Champenois dans des saynètes qui racontent, de manière originale, l'histoire de Roger, tout en faisant le lien avec les différentes chansons.

La boucle est-elle bouclée ? Allez savoir avec Michelle qui reste plus que jamais active dans le domaine du théâtre : outre les cours qu'elle donne dans trois ateliers (Maison des Jeunes de Virton, la Source à Bouillon, le hôte d'Arlon), elle tourne actuellement avec le Grand Asile et est en répétition avec la troupe du Hérisson ainsi que dans un nouveau projet avec le Centre Culturel de Bertrix. Souhaitons-lui bonne m... pour tous ces projets.

Pour terminer, suivent quelques extraits d'une émission radio d'une station française, intitulée « Là-bas si j'y suis » et consacrée à une interview de Roger Champenois datant du 13 juillet 2001 et diffusée le 9 janvier 2002. Michelle Briquet a bien voulu nous confier cet enregistrement qu'elle conserve précieusement dans sa chambre ! Un tout grand merci encore à celle que certains, dans le milieu artistique, s'amusaient à appeler « la dame en noir » ou Madame Champenois !

J-C Berguet.

Là-bas si j'y suis

Un coup de trop, un coup de chaud, un cou tout chaud qu'étranglent deux mains. Tiens, voilà qu'il pleut et j'ai tué ma femme (...), des choses qui arrivent, qu'est-ce que c'est les choses, comment ça arrive, le mystère reste entier, même si c'est des crimes de pauvre, vous allez voir, dans les silences, le fond sonore comme on dit, le fond d'un homme, le son du fond d'un homme (...)

-Il est beau ce chien, qu'est-ce que c'est comme chien ?

-Un labrador. J'ai eu une fois un berger allemand au moins dix ans, mais il est tombé, il est crevé. Dix ans, c'est vieux pour un chien, hein. Il devient vieux mon bébé, c'est mon bâton de vieillesse.

-C'est votre seul compagnon ?

-Ah j'ai des chats, mais les chats c'est pas si amiteux qu'un chien. J'en ai trois, trois chats.

-Vous êtes dans les bois, là ?

-Oui dans les bois, ils m'ont quand même fait une espèce de route là. (...) Après ça, il n'y a rien d'autre, ça va nulle part.

-Dites donc, pour un mois de juillet, c'est pas terrible le temps !

-Ah ça, ça casse rien du tout ! Ces jours-ci il y avait de l'orage, je voyais éclairer dans tous les sens. Des éclairs, des éclairs, une derrière l'autre.

-Et vous avez pas l'électricité d'ailleurs ?

-Non, mais je sais pas combien ce qu'il faudrait pour l'amener jusqu'ici. Eh bien je n'en ai pas mais je fais avec.

-Vous avez deux caravanes ? Et là, on est dans la plus petite ?

-J'en ai une plus grande là-bas, la toute grande, elle est là-bas, j'y vais quand il fait froid.

-Ah il y en a plus alors, il y en a trois ?

-Il y en a trois oui. (...) J'avais une poule, je l'ai lâchée tantôt, je ne la retrouve pas !

-Alors les journées se passent comme ça ?

-Oui, tout doucement oui. (...)

-Il faut le rallumer souvent le mégot là hein !

-Oui, parce que j'oublie de tirer dessus. Et puis de temps en temps, je vais trop haut, je coupe dans la barbe !

-Ah oui, c'est vrai que la barbe là elle est un petit peu brûlée là autour !

-Oui, elle est déjà trop grande la barbe, beaucoup trop grande.

-C'est une barbe d'ermite. Vous, vous dites ermite ?

-Si on veut oui, l'homme des bois !

-Et ça fait combien de temps que vous êtes homme des bois ?

-Depuis 72, 73.

-1972, ça fait un bail ça ! Vous avez eu envie de fuir le monde, les gens, d'être peignard, tranquille ?

-Oui, c'est pas facile, on vous retrouve toujours !

-Alors ça fait combien de temps que vous n'avez pas mis les pieds dans une maison ?

-Oh la la, déjà un bout de temps !

-C'est dur à calculer ça ?

-Oui, j'sais pas si c'est pas en 65.

-Ah oui, ça ferait 36 ans ! C'était votre maison ?

-Oui et non, y aurait eu 3-4 mois en plus, ç'aurait été ma maison, mais ça s'est passé autrement. J'ai perdu ma maison, parce que j'ai bousillé ma femme hein moi, j'ai liquidé la femme. Je l'ai bousillée, je l'ai liquidée.

-C'est ça, vous avez assassiné votre femme ?

-Oui, elle m'emmerdait (...)

Et puis ma mère est morte. Elle voulait pas que j'aïlle chez ma mère ! (...)

-Et pourquoi vous vouliez aller chez votre mère ?

-Ben de temps en temps lui rendre visite, elle était malade (...) elle voulait pas que j'y aïlle.

Et un jour que ma mère a été morte ... elle a été vite morte aussi elle, hein, ah oui ça ! J'ai dit que je n'irais plus voir ma mère en rentrant, j'étais enragé comme une bête. Elle dit : pourquoi, j'dis : parce qu'elle est morte ! Elle voulait pas que j'y aïlle, je prenais la jeep et j'y allais en cachette, parce que je faisais la culture aussi, je cultivais, je faisais du foin, tout ça.

Je dis : maintenant fais attention. Elle m'a regardé, ouh ! J'dis : tu peux regarder !

-Vous avez eu envie de la tuer tout de suite ou ça faisait longtemps que ça vous trottait dans la tête ?

-Non, ça m'est venu comme ça ! On m'avait dit

bon, quand t'es parti au boulot, je travaillais à Mont-Saint-Martin.

-C'est quoi Mont-Saint-Martin ?

-C'est une grande usine ici en France. Il y a le boucher de chose qui vient chez toi.

-Le boucher ?

-Un boucher oui, qui venait soi-disant pour ma femme. On m'a dit tu fais demi-tour quand tu vas à l'usine et tu reviens, tu verras qui c'est qu'est chez ta femme.

-Qui-est ce qui vous avait dit ça ?

-Un gars, un gars de l'usine. Il s'était pas trompé.

-Et vous avez fait demi-tour alors ? Vous avez fait semblant de partir ?

-Oui, et puis je suis revenu. Enfin j'ai perdu ma journée mais je suis revenu. Oui, mais je n'ai pas insisté. J'ai dit une femme de perdue, dix de retrouvée ! Ca été mon raisonnement tout de suite. Je sais bien ça, mais quand ça commence à charogner, ça commence à faire la charognerie, tu peux travailler pour elle et lui donner tout ton argent, tu n'en auras jamais un sou de retour.

-Elle dépensait beaucoup d'argent ?

-Oui oui, oui, beaucoup trop. Et alors, ce boucher-là, quand il a appris que je sortais de la prison, il s'est tué, il s'est pendu. Oh ben alors merde ! Je ne sais pas pourquoi il s'est pendu, mais il s'est pendu.

-C'est sûr que c'est pas vous ?

-Qui a pendu le boucher ? Oh non, je ne lui voulais pas de mal moi au boucher, pas du tout. (...)

Ca remonte à l'été 64, c'était à côté de Virton, dans les Ardennes belges, côté belge, près de la frontière française. Voilà, ben cet été là, Roger, qui a 74 ans maintenant, cet été là il a tué sa femme, voilà. Il est allé en prison. Et puis depuis 72, c'est-à-dire tantôt 30 ans, ben il vit là, dans la forêt, entre trois morceaux de caravane déglinguées, pas d'électricité. Il est là, on l'appelle l'ermite. Il y a un mouton, une poule ou deux, un chien, des chats et puis voilà. Et puis de moins en moins de mots, de moins en moins de mots.

-Elisabeth, il y en a qui l'appelaient la Dame en noir. Et je l'ai bousillée, je l'ai refroidie

comme on pourrait dire !
 -Comment ça s'est passé ?
 -Oh ben, ça a été vite. La sale bête, elle m'avait mordu dans la main.
 -Quoi, la mouche là ?
 -Non, ma femme. (...) Elle m'a mordu pour se défendre. Elle m'a énervé d'un seul coup.
 -Vous n'avez pas réfléchi, vous vous êtes énervé ?
 -Ah oui, j'ai pas réfléchi du tout. J'ai fait 13 ans de cabane pour ça, 13 ans de prison ! (...) Je l'ai étranglée. (...) Oui, elle m'avait mordu. (...) Quand j'en avais marre je partais. Elle m'avait quand même une fois mis en joue avec le fusil.
 -Elle vous a attendu un jour avec le fusil ?
 -Oui, je dis : tire ! Elle n'a pas tiré. Non, elle n'a pas su tirer.
 -Elle a peut-être eu tort, remarquez, parce qu'après ça a été son tour.
 -Ah oui ça, elle s'y attendait pas mais ça a été son tour. (...)
 -Et ça dure longtemps d'étrangler quelqu'un ?
 -Non va, ça ne dure pas si longtemps que ça. (...)
 -Et là, elle se débattait, elle hurlait ?
 -Non, oh non.
 -Et vous vous rappelez de son regard quand vous l'avez étranglée ?
 -Je l'ai revu le lendemain. Je dormais à moitié puis je m'ai réveillé de sursaut, je m'ai réveillé comme ça. J'ai dit hein, elle n'était pas là puisque je l'avais étranglée. On dit qu'il y a rien en haut mais je ne sais quand même pas s'il n'y a pas quand même quelque chose au dessus de nous. Pourtant je ne crois pas ni en Dieu, ni à diable, je suis un franc-maçon, mais je sais pas quand même s'il y a pas quelque chose au-dessus de nous.
 -C'est une apparition ?
 -Oui oui c'est ça.
 -Comment elle est réapparue ?
 -Elle était souvent habillée en rose, ben habillée comme elle était avant. (...)
 -Elle vous a dit quelque chose ?
 -Non... mais ça n'en valait pas moins. (...) Le regard, méchant, le regard, très méchant. (...)
 -Une fois que vous l'avez étranglée, vous vous êtes endormi ?

-Oh non je n'ai pas dormi, j'ai fait un trou et je l'ai mis dedans. Alors j'ai raconté une couille, j'avais dit qu'elle était partie à Wavre chez sa tante. Mais c'était pas vrai. (...) Alors j'ai eu la BSR qui m'ont cassé les pieds, cassé les pieds. Ils m'ont dit : elle est pas encore revenue votre femme, j'ai dit non. Je dis elle se plait bien. Elle se plaisait bien, elle était bétonnée ; je l'avais mis dans le béton.
 -Ah oui carrément ! Dans le béton où ça ?
 -Chez moi, dans l'étable, dans l'écurie. (...) On se demande toujours s'il ne va arriver personne. J'ai eu de la chance, personne n'est arrivé. (...)
 -Et à ce moment-là, vous vous rendiez compte de ce que vous faisiez alors ?
 -Oui, oui je me rendais compte de ce que je faisais.
 -Qu'est-ce qui vous est passé dans la tête à ce moment-là ? Vous vous disiez quoi à ce moment-là ? Vous vous disiez c'est bien fait pour elle ou vous vous disiez merde j'ai fait une connerie ?
 -Oui j'ai dit ça au départ et après j'ai dit merde. Elle est bien où elle est, elle ne mérite que ça. Elle était méchante hein ! (...)
 -Vous étiez tombé amoureux d'elle quand même ?
 -Un peu oui.
 -Elle avait peut-être son charme quand même, au début...
 -Au début, oui, mais en final, c'était un vrai numéro ! Méchante comme la poisse, méchante comme un serpent. (...)
 -Et après, vous avez été vous coucher alors, vous avez bien dormi ?
 -Oui j'ai bien dormi, je savais qu'elle ne viendrait plus m'embêter.
 -(...) Et alors, vous faites un trou dans l'étable, vous l'ensevelissez dans le béton...
 -J'avais pensé dans le jardin mais, ils étaient venus voir hein ! La police. Je l'aurais jetée dans le jardin, j'étais cuit tout de suite, j'étais marron tout de suite. Ils ont fait des trous partout sauf où ce qu'elle était !
 -Quand est-ce qu'on l'a retrouvé alors, c'est vous qui avez dit où elle était ?
 -Oui, c'est moi qui l'ai dit, 13 ans après j'ai dit où est-ce qu'elle était !
 -Et pourquoi ?

-Pour montrer que j'm'étais bien foutu de leur gueule, que j'm'avais bien moqué d'eux, les gendarmes.

-Vous étiez en prison à ce moment-là ?

-Oui, en cabane !

-Ils vous ont mis en prison sans être sûr que c'était vous alors ?

-A la bonne heure oui.

-Et vous avez rien dit alors ?

-J'ai rien dit, oh non. Ils ont cru que j'allais dire quelque chose mais j'ai rien dit moi. J'étais aussi malin qu'eux ! Ah oui, ils disaient on va le mettre en prison, il va tout débâcler, il va tout dire le lendemain. Et moi j'ai rien dit du tout ! (...)

-Et vous ne vous sentez pas seul en menant cette vie ?

-Non, non non. Et le magasin n'est pas loin ici en bas.

-Vous y allez comment alors, à pieds ?

-Avec le vélo.

-Et qui est-ce qui vous donne un peu d'argent alors ? Le service social ?

-J'ai ma pension hein. J'en ai deux des pensions : une pension de Mont-saint-Martin, de l'usine, puis une autre pension à moi.

-Vous n'avez pas besoin de grand-chose là ?

-Oh non, j'ai lui à soigner et puis moi, c'est tout.

-Comment il s'appelle ?

-Je l'appelle chien, j'sais pas. (aboiements)

C'est bien l'autoroute, c'est bien, ça permet d'aller vite. Le TGV c'est bien, ça permet d'aller vite. L'avion aussi c'est bien, ça permet d'aller vite. Mais alors c'est des tas de moyens qui vous évitent de rencontrer quelqu'un comme Roger. Ah oui, parce que pour rencontrer Roger, il ne faut pas aller vite, il faut traîner, comme là, en été, le 13 juillet. C'est un 13 juillet que Thierry Scharff (?) a rencontré Roger : (...)

-Vous vous changez tous les combien ?

-Oh, quand j'y pense ! (...)

-Et vous dormez où ? Parce que la caravane, elle est toute petite.

-Moi je dors ici.

-Sur la couverture là ? C'est dur ! Il y a juste un bout de moquette, à peine !

-Oui, ben j'dors là quand même ! (...)

Heureusement qu'ils ont encore eu un chien pour me retrouver ! Ils avaient un chien les gendarmes.

-Parce que quand ils sont venus vous chercher, vous vous êtes enfui ?

-Pas loin, mais j'avais quand même monté dans les arbres. (...) Et le chien m'avait trouvé ! C'est pas con un chien hein. C'était un chien qu'avait été dressé par la police. Ça ne pouvait pas durer. Ils avaient appelé ça la chasse à l'homme. J'ai pas usé de résistance hein, j'm'ai laissé attraper. (...) J'ai été 17 jours dans le bois. (...)

-Dès que vous êtes sorti de prison, (...) qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

-J'ai été boire deux chopes ! (...)

-Vous vouliez refaire votre vie à ce moment-là ?

-Non, je dis je reste comme je reste. Les femmes, il faut encore tomber sur une bonne hein, il y en a plus de mauvaises que de bonnes ! (...)

Et mon père, il est mort assis. Il s'appelait Auguste. Il a laissé tomber sa tasse de café, il était mort ! Une belle mort. Je voudrais bien une mort pareille moi. Il n'a pas souffert hein.

-Et votre femme, vous trouvez qu'elle a eu une belle mort ?

-Oh ben elle, sûrement ! Ella a eu ce qu'elle a mérité.

-Vous n'avez pas de remords ?

-C'est une Flamande en moins, c'était une Flamande hein.

-Et vous étiez Wallon, ça ne fait pas bon ménage hein ?

-Pas tellement non.

-Vous avez perdu l'habitude de parler depuis tout ce temps dans les bois ?

-Oui, c'est pas si important que ça. Ce que j'essaie, c'est de ne rien devoir à personne ! (...)

Le restant je m'en fous comme de l'an 40 !"

A l'heure des appareils numériques, les plus jeunes n'ont jamais connu les appareils photo argentiques, qui n'étaient d'ailleurs à l'époque que majoritairement tournés vers la photo noir et blanc.

Roger Moreaux était photographe à l'époque de l'affaire Champenois. Ce fut d'ailleurs sa profession qu'il exerça durant des lustres à Habay-la-Neuve. Avant de se lancer, une fois la retraite venue, dans son œuvre magistrale, le dictionnaire des patois gaumais.

A l'époque de Champenois, Roger Moreaux était le photographe attitré de la P.J, la police judiciaire de l'époque. Il allait sur les accidents graves, les incendies bizarres, etc. Le 23 août 1964, il a été appelé pour faire des clichés à Houdemont, dans l'épicerie tenue par Mme Etienne. Champenois et son ami Darge y avaient fait de nuit une incursion violente, blessant gravement la maman et sa petite fille de huit ans, Anita Etienne, qui étaient dans leur lit. Ils embarquèrent de force Claudine, la fille aînée (14 ans), qu'ils emmenèrent dans les bois de Buzenol en jeep. Mais il n'y eut pas d'autres violences.

Roger Moreaux fit donc de nombreuses photos de l'épicerie d'Houdemont, avec l'échelle posée contre la façade, munie aux extrémités de gants pour éviter les bruits suspects. Il découvrit aussi la maman et la fille dans le lit, baignant dans leur sang, complètement inconscientes. Une vision terrible ! « *On les croyait mortes*, explique Roger Moreaux. *L'agression avait été très violente. Je connaissais Champenois, et cela ne lui ressemblait vraiment pas. J'ai donc pris des photos des victimes, avant l'arrivée des ambulanciers. Par la suite, j'ai été faire des clichés dans les bois de Buzenol, entre Montauban et la gare, là où les gendarmes ont retrouvé la jeep de Champenois, mais*

aussi des armes, etc, pendues dans les arbres. Ensuite, je n'ai pas fait d'autres photos, car lors de l'arrestation dans le bois de Rastad, ce fut trop rapide ! »

Quant à la personnalité du couple Champenois-Danniau, Mr et Mme Moreaux les ont connus avant les faits. « *Elle avait été la maîtresse du Dr Hanssens. C'est là sans doute qu'elle a connu Champenois, qui devait être l'homme à tout faire du docteur, à Buzenol, dans la maison du maître des forges. Lorsque nous habitions encore à la gare à Ste-Marie, chez mes parents qui tenaient le café Moraux, je me souviens qu'elle descendait du train en provenance de Bruxelles. Le docteur venait la chercher en voiture. Parfois, ils mangeaient au café-restaurant chez mes parents, avant d'aller se balader en voiture. C'est comme cela qu'on les a connus.* »

Après sa séparation avec le Dr Hanssens, Elisabeth Danniau a été habiter Ste-Marie, puis Ethe, sur les hauteurs en venant vers Buzenol, avant de partir pour Houdemont avec Champenois. « *A sa demande, je l'ai aidée pour le déménagement de Ethe à Houdemont, se souvient Mme Moreaux. Elle avait beaucoup d'objets de valeur. De leur vie commune, nous n'avons pas beaucoup de souvenirs, sauf les relations houleuses.* »

Alors que Mr Moreaux faisait les photos de nombreux mariages dans la région, aucun souvenir de ce mariage-là. « *Ce devait être dans l'intimité. Peut-être ont-ils mangé à la gare, mais je n'en suis pas certain ! Par contre, par la suite, on sentait bien que Champenois était son domestique. On ne pouvait pas tenir avec elle. On se disait qu'un jour ou l'autre, un des deux y passerait...* »

Par la suite, avant l'affaire d'Houdemont, il venait régulièrement au café à Ste-Marie

gare. « Il offrait des verres. Il avait de l'argent, il n'a jamais mendié, note Roger Moreaux. Je ne l'ai jamais connu agressif, il était même blagueur, bon vivant. Il aimait la société. Un Gaumais, quoi ! Mais il vivait à l'instinct. »

Jean-Luc Bodeux

Au sommet de l'échelle, deux gants... pour ne pas faire de bruits !



COLETTE ET NUMA LAMBERT ONT ACHETÉ LA FERME DE CHAMPENOIS, À HOUEMONT, SUR UN COUP DE TÊTE.

Ils sont retraités depuis une dizaine d'années. Colette Guérenne et son mari Numa Lambert sont bien connus dans le pays de Habay, où ils ont tenu une quincaillerie, d'abord au centre de Habay, dans le tournant vers Heinsch (là où c'est actuellement La Chouette), avant de s'installer à la sortie du village, pour y développer leur commerce, adjoignant à la quincaillerie, tondeuses et matériel de jardin, surtout.

Mais avant de venir à Habay, ils habitaient Houemont. Et pas n'importe où... Le 21 septembre 1966, ils ont en effet acheté la ferme du couple Champenois-Danniau, en vente publique. Ils y ont vécu jusqu'en 1971, sans savoir que le corps d'Elisabeth Danniau était enterré dans leur maison, dans le sol de l'étable.

« Je suis originaire de Gennevaux, explique Numa Lambert. A l'époque, pour travailler dans une usine sidérurgique de la France voisine, il fallait vivre dans une zone frontalière. Avec mon épouse, on s'est donc fixé à Houemont, où on louait une maison, non loin de l'église. Je prenais le bus pour aller travailler à l'usine, j'avais un peu plus de vingt ans. Et Roger Champenois, que les gens appelaient « Marcel », prenait le même bus que moi. Je travaillais à Mont-st-Martin, lui, peut-être à Senelle, je ne sais plus. Il devait avoir plus ou moins 9 ans en plus que moi. Il était assez taiseux, voire sournois. Au début, je parlais un peu avec lui en attendant le bus, puis quand il a vu que je parlais avec d'autres du village, c'était terminé. Il ne m'a plus parlé. On ne le voyait jamais dans le village. »

« C'était un couple qu'on voyait peu, poursuit Mme Lambert. Son épouse venait faire des courses à côté de chez nous, et passait parfois chez Mme Martin, notre voisine, la seule maison où elle allait. Je la vois avec

son éternel manteau, un « chasseur » vert. Lors de sa disparition, on l'a appelé la dame en noir. C'est un journaliste français qui a donné l'expression, Champenois ayant dit qu'elle avait pris le train avec un manteau noir. Mais jamais je ne l'ai vue habillée en noir ! Elle portait par contre un bonnet tricoté, avec des poils. Elle n'était pas belle à cette époque, stricte et pas sympathique. Et elle traînait une réputation... » Et de rappeler qu'on la savait « extrêmement autoritaire envers Champenois. S'il pleuvait et qu'elle avait décidé qu'il devait tailler une haie, il n'avait pas le choix. Car elle le tenait en joue avec son fusil. » Elisabeth Danniau avait, selon les journaux de l'époque, appris à aller chasser lorsqu'elle vivait avec le Dr Hanssens à Buzenol, s'adonnant à de grandes parties de chasse. Elle aurait tué un jour un 12 cors...

Le jour de l'agression de l'épicière et de ses deux filles, Colette et Numa s'en souviennent. C'était un dimanche soir. « Le seul jour où on n'a pas dormi à la maison, explique Numa. Quand je suis arrivé à la ferme Starck, où je livrais le lait, notamment, Mme Starck m'a dit qu'Yvon, son mari, était parti faire des photos des victimes de l'agression, à la demande de la police qui n'avait pas d'appareil. C'était tout près de chez moi, et c'était le branle-bas de combat, mais ce n'est que de retour du travail que j'ai compris la terrible affaire, cette agression violente... »

La suite de l'histoire, la fuite dans les bois de Buzenol, le remord du « religieux mystique » Roger Darge, on connaît.

En septembre 1966, après la cour d'assises, la maison de Champenois est en vente. « Je revenais du travail, se souvient

Numa Lambert. *Il y avait un monde fou dans le village. Il n'y avait plus moyen de se garer. La vente se faisait dans le café Lange, près du chemin de fer, non loin de l'église. Déjà, la veille, il y avait eu un monde de fous à la vente des objets de la maison. Les gens ont acheté de tout. Ils voulaient tous un souvenir. Ma sœur a acheté une paire de souliers de Mme Champenois, par exemple. Pour la maison, c'était tout autre chose. Je pense que les gens avaient peur d'habiter là... J'ai été voir à la vente. Il y avait foule, énormément de gens dehors. Je suis rentré. Personne ne misait. La vente s'éternisait. C'était le notaire Gérard d'Etalle, avec le crieur Louis Paygnard, un ancien garde champêtre. Je suis retourné voir mon épouse, on habitait pas loin de là. On avait envie d'avoir de l'espace pour faire un peu d'élevage. Mais il y avait plus d'un hectare de terrain, à l'arrière.*

Cela ne nous intéressait pas. Je suis revenu au café et j'ai été voir le notaire, qui était dans une salle à l'arrière. Un agriculteur du village, Mr Witry, était intéressé par le champ. Il m'avait suivi. Auparavant, quelqu'un avait misé, mais trop bas. C'est la nièce d'Elisabeth Danniau qui était héritière, mais sa soeur avait dit que la vente ne se ferait pas sous le prix d'achat de la maison, lorsque qu'Elisabeth Danniau l'avait achetée, après son mariage avec Champenois. C'était 425.000 francs belges. Moi, j'ai proposé 300.000 francs. Le cultivateur a mis la différence. Et ce fut acté définitivement. »

Quelques semaines plus tard, les Lambert rentraient dans cette maison « historique » sans

savoir qu'elle recelait sous eux le terrible secret de Champenois. Le confort était évidemment assez sommaire au début. Mais on ne peut comparer avec les exigences d'aujourd'hui. Pour le couple, ce fut également assez gênant au début. Les gens considéraient cette maison comme un lieu public. « Des gens sont rentrés chez nous pour visiter alors qu'on y habitait ! Un jour, des militaires en exercice voulaient dormir dans le coin. Notre maison était mitoyenne d'une autre ferme. Ils avaient le choix. Ils ont voulu dormir dans la grange de Champenois ! », se rappelle Colette Lambert.

Colette et Numa Lambert ont alors développé le commerce de poulets, qu'ils vendaient dans la région. Et jamais ils n'ont pensé qu'ils plumaient leur volaille dans l'écurie, juste.... au-dessus du corps de la « dame en noir ». En 1971, ils quittaient Houdemont pour Habay, pour y ouvrir commerce. Et en 1977, ils revendaient la « maison Champenois » à Marc Feltus. Quelques mois plus tard, le mystère était percé. Mais jamais, ils n'y ont remis les pieds...

Jean-Luc Bodeux

*La maison de Champenois à Houdemont, photo d'époque.
(Roger Moreaux)*



LA CHATELAINE ET LE BUCHERON

En 1993, soit trente ans après la disparition de l'épouse de Champenois et 29 ans après l'époustouflante cavale à travers la forêt gaumaise, un reportage de la RTBF datant de l'été 93 et signé André Leruth - Abder Rarrbo fait l'objet de la célèbre émission Faits Divers.

L'affaire est résumée texto de cette manière :

Longtemps maîtresse d'un châtelain, Elisabeth a, sur le tard, une liaison avec un bûcheron illettré, de 25 ans son cadet.

Un jour, elle disparaît. Lorsqu'on lui demande des comptes sur elle à son rustique amant, il prend la fuite avec un otage et, pendant 10 jours, fait la nique à 750 gendarmes.

Comme le dit si bien Léon Michaux, le présentateur, le fait divers proposé est « exceptionnel ».

On remonte 30 ans en arrière, à une époque où les gendarmes portent encore le képi haut.

Le reportage est tourné en film et non en vidéo, ce qui garantit une qualité d'image assez rare.

Champenois est devenu une figure légendaire de la tradition écrite ou orale, puisqu'à son sujet, il y a des récits historiques ou non, puisque Watrin l'a chanté et que Servais s'apprête à sortir une bande dessinée.

Il ne manque, en définitive, qu'un grand film populaire (genre « Affaire Dominici ») pour couronner le tout. Dans le rôle de Champenois, nous aurions bien vu Bourvil, qui avait l'art de camper des personnages rusés, narquois, capables de coups de sang, mais calmes en apparence... Champenois n'était-il pas lui-même un peu comédien ?

En tous cas, il accepte de rencontrer les réalisateurs, de témoigner après des dizaines d'années, sans qu'on ne sache vraiment pourquoi. Il semble ne rien devoir craindre de la population, puisqu'il bénéficie toujours

d'un certain capital de sympathie et qu'il s'est réfugié dans un campement à plusieurs kilomètres des lieux où se sont déroulés les faits les plus dramatiques.

Comme le souligne André Leruth : « A son égard, il y a comme une fierté mêlée de frissons... Il est bien sympathique, mais ce n'est quand même pas un homme comme les autres. »

« C'est le tango de Champenois

Qu'on ira danser dans les bois... »

Tout commence par un tango, le tangau (me) du Champenois.

Et le Roger apparaît au milieu des poules et des canards. Il se rase au rabot devant un petit miroir brisé, élégamment posé sur le cul d'une cafetière en alu, trônant elle-même sur un piquet de clôture...

Devant la roulotte, un panneau indique : « Défense d'entré. Privé »

Le décor est planté. Mais nous gardons toutes les interventions du bonhomme pour la bonne bouche, en fin d'article...

Revenons sur les déclarations de Roger Moreaux, qui était alors photographe au service de la police judiciaire. Elles donnent un éclairage -normal pour un photographe, dirons-nous- très intéressant (surtout pour les auditeurs-spectateurs-lecteurs moins avertis) sur le mariage de l'accusé, les faits reprochés et le remue-ménage événementiel qui s'ensuivit :

« On a pensé quand même qu'il y avait un déséquilibre dans les origines, la façon de vivre, etc. La dame était une citadine qui aimait le luxe et lui était un homme de bois, un bûcheron, un rustre peut-être. Il y avait quelque chose d'anormal. Mais ce que le cœur dicte, on ne peut pas y aller voir... »...

« C'était avant tout une femme élégante, qui se plaisait à être bien habillée, qui voulait vivre la vie d'une femme qui aime commander et se faire servir. »...

« Quand on le côtoyait régulièrement, on voyait que ça se modifiait. Même s'il avait amélioré son mode de vie, il était de plus en plus le domestique de l'épouse. »...

« Au sujet de l'attaque de l'épicière à Houdemont, j'ai songé que si des photos étaient publiées, Champenois perdrait beaucoup de bons sentiments de la part des gens qui le connaissaient pour être un peu original, soit, mais aussi un brave type. C'était choquant. C'était impressionnant. On n'avait pas intérêt à montrer ces photos. »...

« C'était Etalle, le centre névralgique. C'est là que les gendarmes se regroupaient, que l'armée se retrouvait. Les ordres partaient de là pour les avions, les hélicoptères, pour synchroniser tout le dispositif de chasse à l'homme.

Il y avait une mobilisation de la presse fantastique. C'était un événement médiatique formidable. Les Français étaient présents en nombre, avec leur imagination et leur recherche perpétuelle d'informations. Il y avait une effervescence telle qu'elle pouvait parfois donner la frousse aux gens, surtout qu'on voyait Champenois partout... Et en effet, il était partout ! »

Quelques titres dans les journaux de l'époque :

-N'allez pas aux champignons !

-Angoisse autour de la forêt.

-Champenois pourrait s'attaquer à une ferme isolée...

Comme on peut s'en apercevoir, on faisait déjà dans le sensationnalisme. On faisait peur aux grandes personnes, qui elles-mêmes se servaient du personnage de Champenois pour effrayer les enfants ou du moins les faire obéir. Une personne de Ciney, qui avait 8 ans à cette période, nous a certifié que la fuite de Roger Champenois permettait de faire rentrer les enfants très tôt le soir,

même si l'on était persuadé que le Gaumais n'avait jamais quitté sa province natale !

La crainte était non seulement au rendez-vous, mais le sentiment d'un certain affront prenait aussi de l'ampleur.

Le gendarme Paul Allard l'affirme sans détour : *« Nous étions tous un peu honteux de voir qu'un seul homme, après autant de recherches, était parvenu à nous échapper. Bien sûr, dans la population, il y avait une certaine admiration. C'est comme lorsque des enfants jouent aux voleurs : on admire toujours celui qui fait échec à la police. »*

Arrestations :

La caméra nous montre Champenois retournant sur les lieux de son arrestation, sur le haut de Rastad à Etalle. Il indique un chêne identique à celui dans lequel il a grimpé le mardi 1^{er} septembre 1964, vers 7 h du matin. Il mime également sa technique d'escalade.

On entend le gendarme Nathalis expliquer comment il s'y est pris pour forcer le gaillard à descendre :

« Je lui ai dit : « Roger, faut descendre, y a rien à faire ! » Il ma répondu : « Si je descends, ils vont me taper dessus. »

Je lui ai lancé : « Parole d'homme, parole d'honneur, on ne te fera rien. Donne-moi la main, on va descendre. »

A un moment, il m'a dit : « Lâche-moi » ! C'est vrai qu'il n'avait plus qu'une main pour s'aider et qu'il avait des difficultés pour continuer.

Alors, je lui ai demandé : « Descends d'une branche et moi, je descends de l'autre »... C'est comme ça que nous sommes arrivés en bas. »

Il est exactement 15h50' quand Champenois se rend pour la première fois. Car Roger sera arrêté une seconde fois, 13 ans plus tard, après une nouvelle balade, qui n'a rien de comparable. Lors de son troisième congé pénitentiaire, il ne se pointe plus à la prison de Louvain. C'est alors qu'intervient

Gilbert Mathu, commandant de la brigade de gendarmerie de Saint Léger :

« Le 6/09/1977, je rentre à la brigade et je reçois un message radio me signalant que Champenois a été vu à Bleid. J'étais seul, je suis monté dans ma voiture et j'ai roulé vers Gévimont. Je l'ai aperçu dans un champ de maïs. J'ai tiré un coup en l'air pour avertir le combi. Il s'est laissé prendre sans résistance.

Mr. Mertens qui possédait une caravane nous a signalé que l'on s'était introduit dans celle-ci, qu'on y avait résidé. À l'intérieur, on a retrouvé un vélo, des lapins, une bouteille, des papiers et une photo de Champenois, qui ne laissait aucun doute sur la présence de notre homme.

J'ai ensuite téléphoné au substitut Joachim, qui m'a prescrit d'aller entendre Champenois à la prison d'Arlon. Le 21 décembre 1977, j'ai eu à nouveau l'occasion de l'interroger sur ses délits passés. Ensuite, je lui ai proposé de nous rendre chez le Procureur du roi Bastien à 2 h de l'après-midi. C'est là qu'il a signé son accord. »

Voici maintenant, comme promis, les déclarations de Champenois face aux journalistes de la RTB. Liège. Nous vous livrons uniquement les réponses, pas les questions. Cela ne pourra que contribuer encore un peu plus au mystère de l'épopée champenoise...

Si vous allez du côté de Rastad, aux beaux jours de l'été, peut-être aurez-vous la chance de voir planer une cigogne noire au ras des champs et par-dessus les routes. C'est peut-être la réincarnation vivante de notre homme ? Qui sait ? Et la panthère noire, elle, n'est peut-être que le fantôme de la dame en noir ?

Morceaux choisis :

« Voilà la petite maison... J'y suis né le 16 en 29... »...

« J'y suis resté jusqu'au mariage en 53, en 53, 50... ou 53. »...

« Avec ma maman, mon papa, qui est mort très jeune en 47. Il avait 47 ans. Ma maman est seulement morte en 62.

J'avais trois demi-frères nés d'un mariage différent. Je suis le seul de Champenois.

Mon papa n'a jamais été marié. Il s'est mis avec ma maman pendant 25... 30 ans. Mais ils n'ont jamais été mariés. Il m'a reconnu. »...

« À l'école, j'étais toujours puni. Je ne faisais que de drôles de trucs. J'attrapais des mouches et puis je mettais une plume à leur pet'...

Vous savez, dans le temps, c'était une plume avec un encrier. Alors, moi, j'attrapais la mouche, je tirais les ailes et puis je mettais... Alors, les autres riaient. Alors le maître disait : « Ah ! C'est ça que tout le monde rit, Roger. Et bien, vas-y là-bas au bout, tu te mettras à genoux une ½ h sur une règle et les bras en l'air !

Comme ça n'allait pas, mon père m'a dit : « Tu n'fais rien ? » Rien du tout. « Et ben, tu viendras travailler avec moi. On verra comme ça ira. C'est autre chose que d'aller à l'école. Avec la masse et la hache, couper des morceaux de bois et tout... »

Malgré tout, il était content, parce que je n'allais plus à l'école. » ...

« Il était bûcheron, il a fait ça toute sa vie. Il m'a appris ce métier-là, le plus mauvais des métiers qui puissent exister. Enfin, il aimait bien, parce qu'il était indépendant, qu'il ne suivait les ordres de personne.

Il regardait dans le fond et disait : « Gamin, on y va ou on n'y va pas. Allez, on verra bien. Si on fait ça, ce sera toujours bien. » J'vous l'ai dit, à ce moment-là, y avait pas de chômage. »...

« Je l'ai rencontré ici au bois. Elle venait chercher du bois pour faire du feu. Elle m'a dit : « Y pleut, rentrez pour boire du café. » Alors, je suis rentré pour boire du café.

J'avais 17 – 19 ans... »...

« On s'est perdus de vue, puis je l'ai rencontrée à nouveau... »

Elle m'a dit : « J'en ai marre de me retrouver seule. » J'ai dit : Si c'est comme ça, moi aussi je me marie. »...

« C'est elle qui portait les pantalons. Moi, j'avais juste à y aller voir tout doucement.

Moi, ça ne me dérangeait pas, vu que je n'avais pas tellement d'instruction.

Je pensais : Si elle dit ça, c'est bon. Tout ce qu'elle fait, ça sera bon. »...

« C'était une femme qui savait écrire. Si on l'embêtait, elle savait sonner à la porte où il fallait sonner. Elle n'avait pas peur. »...

« Y en avait qui disaient : « O, tu l'as mariée pour son argent ! » Je répondais : Son argent, elle dort tout près, tu ne sais pas en avoir beaucoup. »...

« Pendant 5, 6 ans, tout allait toujours très bien. C'est quand je suis parti à l'usine que... »

Je ne dormais plus avec elle. Elle disait : « Tu m'embêtes, tu te lèves à des heures bêtes. »

Ca a commencé à aller plus drôle.

Et puis, il y a eu le boucher, j'sais pas si c'est vrai ou faux. Je sais qu'on m'avait dit qu'une fois que j'étais parti, une heure après, elle se retrouvait à Arlon au Toit Doré (un grand restaurant) avec le boucher. Mais moi, je ne l'ai jamais vu. »...

« Elle se moquait de moi et disait : « Aussi bien j'étais avant, maintenant, je suis avec un petit ouvrier ». Ah, c'était plus le même ! »...

« Ma mère me disait : « T'as encore des sous, mon gamin ? » Tu sais bien qu'elle ne m'en donne pas, lui répondais-je. Elle disait : »Tiens, tu vas aller à l'usine. Tu feras comme tout le monde. Tu boiras ton petit verre de vin quand tu sors. Mais surtout, ne mets pas ton argent dans le

portefeuille, sinon tu n'en auras plus ! » C'était la vérité. »...

« Tant que ma mère était vivante, je ne disais rien. Alors, un jour, je me lève sur la jambe gauche, je m'éveille de travers. Elle m'embêtait déjà le matin. Je lui dis : T'arrêtes un peu ! Ma mère est morte et quand je rentrerai de Buzenol, tu ne sauras plus m'attendre à la fenêtre avec le fusil. Tu n'auras plus l'occasion. Fais un peu attention.

Tu ne sauras plus dire : « Vas coucher dehors ! Dans le foin, où tu veux. » Tu ne sauras plus me reprocher d'aller chez ma maman, puisqu'elle n'est plus là.

Elle s'est dit : « Tiens, le gaillard, il devient un peu agressif ». Sûrement. »

« Elle avait un fusil pour me faire peur. Mais il n'est pas dit pour autant qu'il était armé, je n'sais pas. »...

Elle m'a visé 4 ou 5 fois et toujours parce que j'allais chez ma mère. «Retourne d'où tu viens, je n'ai pas besoin de toi. » disait-elle, avec le fusil par la fenêtre.

Je n'dis pas qu'il y avait des cartouches dedans, mais... »...

« Si y a pas eu 100 trous dans le jardin, y en a pas eu un. Ils étaient contents : « On a un os ! » C'était un os d'un chien mort il y a 2 ans. Ils étaient contents. Mais un os d'une personne et un os d'un chien... Ils ont emporté l'os dans un papier : ils n'y croyaient pas. Ils n'ont jamais rien dit, parce que ce n'était pas un os d'une personne. »...

« On disait du mal de moi et plutôt de ma femme que de moi. Si on touchait un peu à ma femme, on me touchait quand même. »...

« De jour, je ne savais pas sortir du bois. Je sortais de nuit et encore pas par les chemins. Je me donnais une idée : le chemin est là... Mais j'étais à trente mètres à côté.

De temps en temps je lançais un bout de bois sur le chemin. Si ça ne bougeait pas, c'est que ça allait. Alors, je reprenais un peu le chemin pendant cent mètres, puis je rentrais à nouveau dans le bois. Je relançais un bout de bois pour voir s'il n'y avait rien qui allait bouger. Parce que si y a un gendarme, tout gendarme qu'il est, s'il voit le bois arriver, y a une réaction, hein ! Comme ça, j'étais sûr qu'il n'y avait personne.

A moins que ça aurait été un gendarme vraiment malin, qui n'aurait pas bougé, qui n'aurait rien dit... mais n'importe qui, qui voit un bois arriver, il bouge. Alors, moi, je ne bouge plus. »...

« C'était le moment des champignons, puis des fruits. Si je m'écartais un peu, j'avais des pommes. J'avais même un sac de pommes avec moi, pas trop lourd, hein. Mais y avait pas de café, pas de bière, pouah ! »...

« Je dormais comme ça, dans un coin où il y a des feuilles. J'ai dormi plusieurs jours dans une meule de foin du côté d'Houdemont. » ...

« C'était une aventure, c'était bien. Plus de soucis, la tête vide complètement. Et la nature, les bois. »...

« Ils n'ont jamais été tout près de me prendre. Le plus près que les ai vus, c'est à 200 -250 mètres. Mais vraiment dans le feuillu, ils ne seraient pas venus (geste à l'appui pour montrer qu'ils avaient la pétouche). Surtout que j'étais parti avec un fusil, que j'ai abandonné 2 jours après. L'hélico me suivait : j'avais de l'acier dans les mains. Quand je l'ai mis en dessous d'un chêne, l'hélico a tourné quatre fois au-dessus, mais le Roger était parti. »...

« Je sortais aux champignons le soir et le matin. Mais à 5 h du matin, parce que à 7 h, c'était trop tard : les fermiers venaient chercher les bêtes.

Il y en a deux qui m'ont vu, mais ils n'ont jamais rien dit, parce qu'ils auraient été mobilisés toute la journée. » ...

« Je n'ai jamais pris de nourriture chez les fermiers. J'ai juste été chez Nicolas à la noce. Quand ils se sont tous quittés à 3 h du matin, j'ai rentré, puis j'ai pris le jambon, du pain, des œufs, puis le couteau pour couper le jambon. »...

« Au bois de Rastad, ils se sont arrêtés à 80 mètres. J'étais coincé. Alors, j'ai grimpé dans un arbre. Je me demande toujours ce que je faisais sur l'arbre, parce que si je ne vais pas sur l'arbre et que je traverse la route vers l'autre bois (c'est pas un petit celui-là)... Ils ne sont que quatre, ils ne me rattrapent jamais. »...

«Malheureusement, il y avait deux retardataires : un Français et un Belge.

J'ai fait pipi en haut. Alors, le chien a senti les gouttes d'urine. A 7 h, il y a encore de la rosée après les arbres. L'urine est restée collée après les feuilles et vu qu'il y avait de la rosée, une surcharge avec l'urine, eh bien, ça est tombé.

Le chien a stoppé, a regardé en l'air et les deux gendarmes aussi. Ils ont demandé que je descende. J'ai dit non. Y en a un qui s'est dévoué. Il a tiré le képi, s'est mis en tenue et puis a commencé à grimper. Je ne savais pas qu'un gendarme pouvait monter comme ça sur les arbres... »...

« Mes avocats cherchaient la vérité. Ils me disaient : « Champenois, je ne comprends pas. J'essaie de traverser votre tête, de la prendre sur toutes les coutures et ça ne va pas.

Mais dites la vérité, si c'est vrai. » Si je l'avais dit, même en disant qu'ils ne le disent pas, ils m'auraient tiré une épine hors du pied. Mais je ne sais pas : tête de Champenois, tête brûlée, cagneux, je n'ai rien dit ! »...

« Elle est descendue en bas des escaliers, est tombée morte là. Moi, j'ai dit qu'elle était partie. A vrai dire, j'ai paniqué. J'ai dit qu'elle était partie à Wavre chez sa sœur, qu'elle reviendrait quand il ferait bon. Et il faisait bon, il faisait bon, elle ne revenait jamais. J'ai encore eu le culot de dire à la gendarmerie qu'elle était partie, c'était faux.

Ils y croyaient, puis un jour ils sont venus me secouer un peu. »...

« Elle est morte en tombant. Elle s'est cassé la tête sur le fusil, qui s'est ouvert en deux. Elle descendait pour me tirer dessus. Comme il y a un bon dieu, elle m'a loupé. C'est elle qui est tombée à ma place. »...

« C'était toujours la même histoire. Le jour d'avant, j'avais été chez ma mère et je lui ai dit que non. Elle a pris la jeep et est partie voir si c'était vrai. Et là, on lui a dit c'est vrai, il est venu. Et moi, j'ai dit non. Alors, le lendemain, quand j'ai rentré de l'usine...

Vous savez, y avait des fois que ça allait, mais une fois qu'elle pointait le fusil, ça ne riait pas. Je me disais : Comment est-ce possible ? Une personne de cet âge-là qui joue avec un fusil, un beau jour ça va tourner mal !

Seulement, ça a tourné mal pour elle, et bien pour moi.

Mais alors, j'ai été serré. S'amène le boulanger à 9 h, elle était toujours culbutée dans le salon. J'ai songé : T'ouvres la porte ou non. Ca, c'est grave.

Alors, je m'ai précipité dehors et j'ai dit : 2 pains comme d'habitude. J'ai sorti avant qu'il ne rentre, pour qu'il ne voie pas le cadavre par terre.

Alors, j'ai pris la jeep, j'ai été à Marbehan. J'ai pris 3 sacs de ciment, fait un trou. Deux heures après-midi : terminé, elle était dedans ! »...

« Elle est restée dans l'étable pendant 13 ans, puisque je n'ai jamais rien dit.

Avant d'être libéré, j'ai dit au commandant Mathu : « Et bien voilà, vous avez beaucoup cherché après la Rouquine, la Dame en noir, elle n'a jamais bougé, elle est toujours restée dans la maison. »

« Ne me remets plus en bateau comme tu l'as fait », m'a-t-il dit.

Alors, ils l'ont découverte, moi, je n'ai pas été, pfff ! Alors, ils ont ramassé les cheveux, tout dans une boîte de cigare et mis dans une fosse communale.

Elle n'avait jamais quitté sa maison....

« Je suis fautif à 100 %, parce que je devais dire la vérité. Je devais dire : voilà, elle est tombée dans les escaliers, je ne lui ai pas donné de soins, elle en est restée morte, puis c'est tout.

Y aurait pas eu d'assises, je faisais 4 ans, c'était bon. 4 ans, peut-être 5, même pas. Et j'étais quitte, j'étais jeune, je pouvais encore travailler. Retravailler en vitesse et amasser encore de l'argent, car à ce moment on pouvait encore gagner de l'argent en vitesse. Et oublier ça et c'était parti. Et acheter une petite maison et refaire tout à mon idée, qu'avant je ne savais pas faire... »

Cassette visionnée et revisitée
par Jean-Luc Gillet.

L'AFFAIRE CHAMPENOIS VUE PAR DES ENFANTS

Au moment des faits, j'avais douze ans. Pour mes copains (José Feltesse, Henri Allaime, etc.) comme pour moi, la vie se déroulait pour ainsi dire à bicyclette. Et notre Paulette à nous s'appelait Liberté.

Surtout que nous étions en vacances et que c'était pour nous les toutes dernières vraies vacances de l'enfance, avant d'entrer au collège et de tâter l'atmosphère des internats de jadis...

A la moindre occasion, nous sautons en selle pour foncer sur Buzenol et descendre vers Montauban, bravant les interdits parentaux, déjouant parfois les barrages mis en place, à l'aide de quelques complicités ;

Nous savourions notre hardiesse, notre petite indépendance, tout en songeant à celle du Champenois. Bien sûr, cela n'avait rien de comparable, et puis, nous étions conscients que le fuyard n'était pas tout blanc, mais était-il réellement dangereux ?

Il faisait beau, il faisait chaud, ça sentait bon le charme et le bouleau... Et toutes ces fourmis humaines dans les bois nous titillaient les mollets !

Plus de 45 ans après la balade du Champenois, j'ai pensé qu'il était intéressant d'interroger des enfants de l'époque, de partager leurs impressions.

Jean-Pol Mathu a aujourd'hui 57 ans et habite à Saint-Léger. Son papa officiait en tant que commandant de la brigade de l'entité lorsqu'il stoppa dans son élan le Roger qui n'était pas rentré d'un congé pénitentiaire fin août 1977 (décidément, l'été inspirait beaucoup le bonhomme). En 1964, Gilbert Mathu était en poste à Etalle et ses fils faisaient partie de mes camarades d'école.

Quant à Marie-Christine Moraux, elle n'avait que quatre ans et demi lors des événements, mais elle se souvient de ce que l'on racontait chez elle et n'oublie rien des émotions du moment. De plus, étant institutrice maternelle, elle entoure

l'affaire d'une aura toute particulière qu'elle saupoudre de quelques explications pédagogiques...

Mais chut, remontons le temps, dans un léger bruissement de feuilles. Et tant pis pour les glettons qui se collent à nos basques !

Jean-Pol Mathu : *« Il faut savoir qu'au début, il n'y avait que les gendarmes d'Etalle qui s'occupaient du problème. Mais rapidement, ceux-ci ont fait appel à des renforts. Le départ des convois s'effectuait toujours d'Etalle vers Buzenol.*

Nous, les gamins (il y avait entre autres mon frère Christian, Michel Ozer, Jacques Motch), nous suivions à vélo.

A midi, les gendarmes sortaient les gamelles. Alors, nous mangions avec eux. Nous nous invitons.

Le jour où ils ont retrouvé la fille de l'épicière, j'étais là. Ça se passait juste au pied de la côte qui mène à l'ancienne gare de Buzenol. La fille était en lambeaux, j'étais vraiment impressionné de la voir ainsi. Elle avait pris la fuite et ses vêtements étaient sans doute restés accrochés aux branches d'arbres et aux épines. Elle semblait complètement traumatisée. »

A la gendarmerie, la tension était extrême, car le fait divers était particulièrement troublant. Ça discutait ferme entre les hommes et à la maison également.

On peut dire que le Champenois a véritablement marqué notre enfance. Tout nous paraissait grandiose : les convois (parfois d'une cinquantaine de camions) stationnés près des anciennes Forges de Buzenol, près de la Grotte des Maquisards, etc. On se serait cru en guerre !

Nous étions une sacrée bande à suivre les événements. Il faut dire qu'à ce moment, les familles de gendarmes étaient toutes logées à la gendarmerie. Même les filles étaient de la partie.

Mon père n'a jamais cru à la version des faits de l'accusé. Il a toujours pensé que Mme Danniau n'était pas partie dans les îles, qu'elle était morte et dissimulée non loin de la maison, dans laquelle on voyait que certains travaux avaient été effectués.

Il n'a jamais pensé non plus que Champenois était parti à des centaines de kilomètres, mais il sentait qu'il se cachait tout près, dans des bois qu'il connaissait depuis sa jeunesse.

Et en analysant sa méthode de fonctionnement dans le milieu forestier, il lui semblait normal qu'on ne le retrouve pas de suite.

En 1977, à la brigade de Saint Léger, c'était aussi l'effervescence ! De Gévimont à Mussy-la-ville, en passant par Bakèse et Hamawé...

Mon père a réussi à le rattraper et à le raisonner. Il ne voulait d'ailleurs parler qu'avec lui. Pourquoi ? Toujours est-il qu'il lui a avoué son forfait et montré l'endroit où son épouse était ensevelie. « Alors, vous n'avez plus qu'à la trouver » lui a-t-il dit. Il continuait malgré tout à rester lui-même et à jouer avec les enquêteurs...

Maintenant, on a tendance à édulcorer quelque peu ses faits et gestes, à en faire une sorte de héros, mais on ne peut quand même pas tout oublier. »

Marie-Christine Moreaux : « Mes parents parlaient de Champenois à table, en ces termes : « On l'a aperçu à la lisière du bois, il était aux champignons ». Ou encore : « Il a volé deux jambons à la noce à Houdemont, quel rusé celui-là ! » A cela, ils ajoutaient : « Ne traîne pas dehors, le Champenois rôde... »

C'est sûr et certain, dans ma tête de petite fille, j'ai imaginé ce « Champenois » dans la peau d'un loup !

Drôle d'idée, me direz-vous, de penser que cet homme était un quadrupède malfaisant ?

Pas tant que ça : En effet, si on se réfère aux ouvrages de Bruno Bettelheim traitant

de « la psychanalyse des contes de fées », on lit ceci à propos de ces récits ancestraux : « ... Ils jouent un rôle très important. En particulier, ils donnent l'occasion de concrétiser les angoisses indéterminées et, en même temps, de les rendre beaucoup mieux maîtrisables. » Et, à propos du loup dans le conte du Petit Chaperon Rouge, Bruno Bettelheim dit encore : « Le loup ne se contente pas d'être le séducteur mâle, il représente aussi les tendances asociales, animales, qui agissent en nous. »

Donc, en voyant en Roger Champenois un loup, j'ai tout simplement utilisé mon imaginaire pour maîtriser mes peurs face à une situation inconnue.

Alors, voici un conseil d'ami(e) : Sachez user et abuser de moments privilégiés avec vos bambins. Profitez-en pour dépoussiérer tel ou tel livre dont vous raffoliez lorsque, vous aussi, vous étiez petits ! Vous permettrez ainsi aux jeunes enfants de projeter sur les personnages des contes de fées leurs propres fantasmes et ainsi de s'en libérer... Et si vous craignez de les effrayer, plongez votre nez dans ce livre de 400 pages intitulé « La psychanalyse des contes de fées de Bruno Bettelheim ». Après lecture, vous n'aurez plus le même regard qu'avant sur les contes de fées. A bon lecteur... »

Et si le Champenois avait su tout ça...

**Propos recueillis
par Jean-Luc Gillet.**

* « Bruno Bettelheim présente les contes de Perault » - Editions Seghers – page 15

** « Bruno Bettelheim – La psychanalyse des contes de fées » Collection Réponses- Robert Laffont – p 221.

L'AN mil neuf cent cinquante-quatre, le douze du mois de Juillet
à vingt heures par devant nous Julien Kiltner, bourgeois

Officier de l'état civil de la commune d' Etthe canton de Vitton

province de Luxembourg, ont comparu publiquement à la maison communale
Roger Marcel Champenois, bachelier, domicilié et résidant à Etthe, né à Buzenol le
quatre janvier mil neuf cent vingt-neuf, célibataire, fils majeur des conjoints Auguste Champenois,
Elisabeth et Augustine Maria Hamblot, sans profession, domiciliés et résidant à Buzenol,
et Elisabeth Dannienc, sans profession, domiciliée et résidant à Etthe, née à Etthebeck
le vingt-huit février mil neuf cent quatre, célibataire, fille des conjoints Thier Joseph Dannienc,
décédé et Thérèse Semel, sans profession, domiciliés et résidant à Etthe, d'autres part

Immédiatement après, les époux ont déclaré qu'il existe entre eux des conventions
matrimoniales passées par devant Maître Lambinet, notaire à Vitton, le neuf juillet mil neuf cent

cinquante-quatre
De tout quoi nous avons dressé le présent acte en présence des témoins ci-dessous dénommés, savoir :

âgé de cinquante-deux ans, domicilié à Buzenol, frère aîné de l'épouse
Denise Hamier sans profession
âgé de vingt et un ans, domicilié à Etthe, beau-frère de l'épouse

Lesquels ont signé avec nous et les parties contractantes, après lecture faite

E. Dannienc Champenois Roger

Denise Hamier

Joseph Emile

J. Kiltner

Acte de mariage civil
de Roger et Elisabeth

Acte de mariage
religieux de Roger
et Elisabeth

Anno Dⁿⁱ 19 54 die 12 mensis Julii, facta et bann
proclamatione, super ali dispensatione rite obtenta, nullo impedimento defecto (seu) rite
dispensato super impediment

, ego infrascriptus Rector hujus parochialis ecclesiae,

Numerus 4

Rogertum Champenois
filium Augusti et Augustine Lambinet
baptizatum in Buzenol die 17
mensis februarii anni 1929 subditum hujus (seu) parœcie Buzenol,
et Elisabeth Dannienc
filiam Victoriæ et Thérèse Semel.

(seu) relictam quondam (si fuerit vidua), baptizatum
in Etthebeck die 6 mensis Martii anni 1904, subditum
hujus (seu) parœcie Etthe, solemniter per verba præsentis Matrimonio conjunguntur

Testes fuerunt : 1. Albert Willmann, filius

et qui habitat in parœcia

2. Camilles Holman, filius

et qui habitat in parœcia

Postea vis et rite S. Matris Ecclesie in Missæ celebratione benedixit.

QUOD TESTOR :

Champenois Roger E. Dannienc J. Kiltner



Épicerie de Houdemont tenue à l'époque par Mme Etienne



INDEX DES ARTICLES PARUS EN 2009

Numéros spéciaux

Abécédaire de notre Gaume
de «acramîr» à «zolette»

n°400-401

Illustrateurs, Illustratrices, Bdistes du Sud

n°394-395

Les Historiques: de MiTacq à Jean d'Mâdy

p.2-5

Nestor OUTER, illustrateur

p.6-10

Guy JACQUEMIN, de Saint-Léger

p.11-13

Séverine MARCHAND, de Muno

p.14-16

Sylvain (Théo) STEFFEN, de Guirsch

p.17-19

Sonia MARX, de Herbeumont

p.20-21

Jean-Claude SERVAIS, omniprésent

p.22-25

Denis LAMBERT, de Tontelange

p.26-27

Valérie DION, de Longlier

p.28-30

Frédéric THIRY, de Saint-Mard

p.31-34

Willy et Frank VASSAUX, de père en fils

p.35-38

Joseph COLLIGNON, de Chantemelle

p.39-40

Jean-Denis LICHTFUS, de Messancy

p.41-43

PALIX, de Rossignol

p.44-46

BD et Cie, mes images

p.47-49

Leatitia CRAVATTE, de Libramont à Arlon

p.50-51

Philippe MARTEL, de Mussy-la-Ville

p.52-53

Raphaël DONAY, de Virton

p.54-55

Nathanaël GODART et Stéphane LECOCQ

p.56

Index des articles parus en 2008

p.57-59

ACTUALITES

Une grand offensive du patois GAUMAIS

n°396 p.9-12

Autour du RAIL à VIRTON

n°398 p.4-7

La FETE du 400e Gletton à Rossignol

n°402 p.2-4

Raymond SIZAIRE explique la grève du LAIT

n°404 p.13-14

La fête du MIEL à SAINT-LEGER

n°404 p.16-18

Le 50e Concours du PATE GAUMAIS à VIRTON

n°405 p.2

BILLETS D'HUMEUR.

Vous avez dit «bleu» ?

n°396 p.20

L'ECOLE au village: chef-d'œuvre en péril ?

n°399 p.11-12

Fini les vacances!

n°402 p.20

La Fête à HABAY - Yves Warrant

n°403 p.16-17

«Hé l'Homme» - Joseph Collignon

n° 404 p.2

Coup d'œil sur les musiciens de la CONCORDIA

n°404 p.19

Un dîner presque parfait

n°405 p.20

HISTOIRES DE MOUSSE

«La Glettonne bis» de la Brasserie Ste-Hélène

n°399 p.13

«Autour du calice» d'ORVAL

n°402 p.11-12

Les cafés de LES BULLES

n°405 p.13-16

HISTOIRE

L'exode des Halanzinois en mai 40 (partie 3)	n°396 p.16-19
L'exode des Halanzinois en mai 40 (partie 4)	n°397 p.9-11
L'exode des Halanzinois en mai 40 (partie 5)	n°398 p.8-10
D'Etalle à la Bérézina et retour (partie 1)	n°397 p.15-17
D'Etalle à la Bérézina et retour (partie 2)	n°398 p.18-19
D'Etalle à la Bérézina et retour (partie 3 et fin)	n°402 p.18-19
L'émigration des Gaumais en Russie	n°399 p.2-7
Les pionniers au Congo (suite et fin)	n°399 p.14-19

RENCONTRES

Christine DUPHENIEUX, photographe	n°396 p.5-8
David FRASELLE, passionné de BD	n°396 p.13-14
Bernadette VOZ, graphiste, aquarelliste, illustratrice	n°397 p.2-5
Cécile BASTIEN, nouvelliste	n°397 p.12-14
Sébastien ANTZORN, graphiste	n°398 p.15-17
Jean-Luc GILLET, plume, cordes et voix	n°403 p.2-5
Catherine LHOIR et le jazz	n°403 p.6-8
Ephrem MARCHAL de WILLANCOURT	n°403 p.9-12
Sonia ANSIAUX, illustratrice	n°403 p.13-15
Jean-Pierre EVRARD, peintre-illustrateur	n°404 p.3-6
Marie-Thérèse ETIENNE, mariée à un GI's	n°405 p.3-6
Bertrand VETS, «d'Artagnan» de l'illustration	n°405 p.7-9

NATURE

Des gardes forestiers à Chantemelle	n°397 p.6-8
Gaume-Environnement	n°398 p.2-3
Le projet "LIFE-PAPILLONS" arrive en Gaume	n°402 p.9-10
Les BARAQUES à vaches, patrimoine rural	n°402 p.13-14
Le Centre national de la Mer de BOULOGNE	n°403 p.20

LIVRES

«L'œil de la forêt» de Tom TIRABOSCO	n°397 p.18-19
«La Rebouteuse» de B. SPRINGER S. LAMBOUR	n°402 p.5-6
«Les implants de Lumière»-Raymond DUVIGNEAUD	n°404 p.20
«LE» DICO des PATOIS GAUMAIS - Collectif	n°405 p.10-12
«Les basses sèves» de Marc PIRET	n°405 p.17

CULTURE

Champenois, l'homme des bois - opéra-folk	n°396 p.2-4
«Les hatut'ries» poème de G. Themelin	n°396 p.15
«Ange», à l'Entrepôt	n°397 p.20
Musée de la Caricature et du Cartoon-Vianden	n°399 p.8-10
Montquintin: chantier de restauration estival	n°399 p.20
Coutumes et traditions gaumaises	n°398 p.11-14
La bibliothèque de GEROUVILLE	n°402 p.7-8
25 ans de GAUME-JAZZ, quelle aventure!	n°402 p.15-17
«PANIQUE AU VILLAGE», quel film!	n°403 p.18-19
La bibliothèque de SAINT-LEGER	n°404 p.7-11
La bibliothèque du Gletton à ...SAINT-LEGER!	n°404 p.12
Le «carré» de Guy DUCATE	n°404 p.15
La Compagnie du Bout du Nez (MARBEHAN)	n°405 p.18-19



Sources Mixtes

Groupe de produits issu de forêts
bien gérées, de sources contrôlées
et de bois ou fibres recyclés.

www.fsc.org Cert no. CU-COC-809718-D
© 1996 Forest Stewardship Council